

POLICE MAGAZINE



le Noël de Violette

Lire, page 12,
le récit dramatique
d'une nuit de Noël
à la Petite-Roquette
dans la cellule de
VIOLETTE NOZIÈRE

A HUIS CLOS

- Causes salées -

Les pilules malfaisantes.

Le prétoire de justice de paix. Parmi la foule des plaideurs, un couple élégant à droite, un quidam non moins chic à gauche. Leur cause ne tarde pas à être appelée.

— Dame Lorenzoff Vera-Tania.
L'appelée, une jeune et assez jolie femme, pâle, ainsi qu'il convient à une personne qui va être obligée de révéler beaucoup de secrets d'alcôve, vient s'asseoir au banc des demandeurs.

Son adversaire, — nous apprenons qu'il se nomme Jehan P..., — marche avec un dandinement qui veut être plein de nonchalance vers le coin à lui réservé. Quant au compagnon de Vera-Tania, il suivra de sa place tout le procès avec une émotion trop visible.

— Monsieur le Juge, commence alors la plaignante, sur un ton chantant qui décele sa nationalité russe, je tiens à déclarer qu'il est bien regrettable que M. P... n'ait pas cru devoir se rendre à la conciliation. Il m'est en effet extrêmement désagréable d'avoir à exposer en public certains détails nécessaires...

Il faut un moment de réflexion à M. le juge de paix pour prendre un parti.

— Il m'est difficile de prononcer le huis clos, madame. Tâchez de n'employer que des termes... enfin des expressions ayant cours. Je m'efforcerai de comprendre à demi-mot.

La pâleur de M^{me} Lorenzoff a fait place à une roseur d'excellent augure.

On voit que c'est une femme du meilleur demi-monde.

— J'exerce, monsieur le juge, la profession de mannequin dans une grande maison de fourrures. Au cours de l'été dernier, j'étais sur la plage de Deauville, où je faisais de l'héliothérapie, quand M. P... s'arrêta près de moi et me fit des compliments sur mon... académie. Je ne connaissais pas ce monsieur, mais son compliment me fit plaisir, et, après quelques entrevues, je cédai à ses prières en devenant son amie. Pourtant, monsieur le juge, lorsque, de retour à Paris, je voulus rompre, il me fut impossible d'obtenir de M. P... une promesse ferme. Je veux dire qu'il acceptait bien l'idée de nous séparer, mais, au bout de trois ou quatre jours, il revenait sonner à ma porte, et, comme je demeure dans un immeuble « très bien », force m'était de lui ouvrir pour éviter un scandale sur le palier. Enfin, vers le milieu de novembre, je signifiai à P... mon désir absolu de ne plus le revoir. Cette fois je crus bien en être quitte avec lui. Il cessa de me harceler, et ce fut une quinzaine de jours après notre dernière entrevue que le facteur m'apporta une lettre dont la teneur me produisit un effet de stupéfaction indicible.

« Cette lettre anonyme disait que P... était atteint d'une maladie étrange et contagieuse, similaire à la lèpre. Elle ajoutait que, pour en atténuer les effets, mon ex-ami prenait des pilules spéciales, mais que ce remède n'empêchait point la contagion... »

« Et la missive se terminait par ces mots classiques : « A bon entendeur, salut ! » »

« Vous pensez bien, monsieur le Juge, que je me sentis mortellement inquiète à la lecture de cette nouvelle. Mon métier exige une présentation impeccable. Un bouton sur la figure, le moindre bobo visible m'empêche de me présenter à la clientèle.

« Bien qu'un examen approfondi de tout mon être ne m'eût rien révélé, je résolus de demander à P... des explications et je le convoquai chez moi. Cependant, soupçonnant de sa part une vengeance, et aussi ne voulant pas lui laisser voir mon inquiétude, je résolus au dernier moment de connaître seulement le remède qu'il absorbait. Une fois renseignée, mon projet aurait consisté à me rendre chez un médecin et à lui demander la nature exacte du mal traité par les fameuses pilules.

« P... vint me voir au reçu de mon pneumatique. Tout de suite je remarquai qu'il prenait par instant des pilules, mais il les tirait directement de sa poche. Ma foi, je n'eus pas le courage de mettre la question qui m'intéressait sur le tapis. Je lui demandai seulement pourquoi il se droguait. A quoi il répondit : « Je souffre de douleurs rhumatismales, et je prends du salicylate. »

« Il me fallut donc, pour arriver à mes fins, retenir P... à dîner, puis... à coucher, et malgré mon peu d'enthousiasme, subir... enfin, ne pas me refuser... »

« ... Pendant le sommeil de P... je me levai, courus à ses vêtements et y découvris deux flacons identiques, remplis des fameuses pilules. J'en gardai un et remplaçai

l'autre dans la poche où je l'avais trouvé. Le lendemain, M. P... une fois parti, je crus devenir folle de terreur. L'étiquette manuscrite du flacon portait le mode d'emploi, la terrible maladie qu'il s'agissait de combattre et le nom barbare du produit employé pour guérir la... »

— Passez, je vous en prie. J'ai sous les yeux cette pièce à conviction et je conçois votre inquiétude.

— N'est-ce pas, monsieur ?... Mon premier geste fut donc de prendre de ces pilules, et cela presque instinctivement, sans réfléchir, avec l'idée seule de couper le terrible mal dans sa racine...

— Parfaitement, parfaitement !...

Cette fois, l'interruption de M. le juge de paix n'incite plus la plaignante à poursuivre. On sent qu'elle en est arrivée au point... délicat, pourrait-on dire, de son affaire.

Et il nous faut emprunter tous les voiles d'un langage conventionnel pour rapporter les faits dans leur intégrité scabreuse.

Lorsque M^{me} Lorenzoff absorba les fatales pilules, elle se trouva sur le point de souffrir d'un malaise chronique, et le remède trouvé dans la poche du sieur P... n'était autre qu'un purgatif, un concentré de purgatif !

Il arriva que l'absorption de ce médicament eut des effets désastreux sur la santé de la pauvre Vera-Tania. Elle en pensa mourir.

Les médecins consultés firent analyser ce qui restait des pilules, et c'est d'après ce document que la plaignante poursuit son ex-ami en dommages et intérêts devant le juge de paix, après avoir vainement prié le commissaire de police d'intervenir.

Jehan P... ne nie pas les faits. Il ne reconnaît pas être l'auteur de la lettre anonyme, mais il déclare que rien, aucune loi, aucun texte ne l'empêchait de porter sur lui des pilules purgatives enfermées dans le flacon d'une autre spécialité. En conséquence, il déclare ne rien devoir à son adversaire.

Pour un peu, on le devine, il l'accuserait de l'avoir volé durant son sommeil !

Cependant, M. le juge de paix, en face des relevés d'honoraires des médecins, de la note des pharmaciens, des réels dommages subis par la plaignante, et surtout des demi-preuves de la mauvaise foi de Jehan P..., demeure un long moment indécis. Finalement, il rendra un jugement d'incompétence, les tribunaux civils seuls pouvant en connaître, en raison de l'importance des dommages et intérêts demandés, et la somme qu'il pouvait octroyer ne lui paraissant pas suffisante pour compenser le mal subi par la pauvre M^{me} Lorenzoff.

Un singulier enjeu.

Ce fut, toutes portes consignées et devant un auditoire réduit d'avocats et de privilégiés, que se jugea cette cause véritablement pimentée.

La victime en est une jeune femme plus que jolie, mais de situation sociale incertaine.

Aux magistrats, elle a affirmé vivre d'une pension que lui fait un vieil ami de sa famille.

Ses adversaires ? Ils sont deux qui paraissent au premier abord être de très galants hommes.

Le premier, un certain M. R..., déclare exercer la profession de courtier en grains ; le second, nommé Robert G..., est tout simplement sportsman.

— Vous passez, en effet, vos après-midi sur les champs de courses, constate le président après consultation du dossier, et vos soirées dans un cercle de la rue Saint-Marc où se rencontrent beaucoup de turfistes... Or, depuis quelque temps, vos affaires allaient mal... Le jeu n'est pas toujours favorable à qui le pratique exclusivement pour en tirer des ressources... D'autre part, votre maîtresse, M^{me} J..., ici présente, tout en ayant eu pour vous un certain attachement...

— Je tiens à déclarer que monsieur n'a jamais été pour moi qu'un ami provisoire, clame la plaignante avec aigreur. Dieu merci ! des êtres comme celui-là !...

— Vous parlerez tout à l'heure, madame. Mais il vous faut reconnaître que le prévenu vous a pendant quelque temps servi une mensualité assez confortable...

— Je ne gâche pas le métier, évidemment ; d'ailleurs, j'aurais tort, car ce ne sont pas les soupçons qui me manquent.

— Le Tribunal n'en doute pas ! Néanmoins, lorsque G... cessa de subvenir à vos besoins, vous n'avez pas refusé de

patienter d'abord, et ensuite de lui verser quelques petites sommes.

— Je croyais que sa gêne était momentanée.

— Soit, mais le mal était infiniment plus grave. Si aigu que, dans la soirée du 13 mars, G..., rencontrant le nommé R... au cercle, lui proposa une partie d'écarté à « cinq louis » en sept... Ce sont bien les termes ?

— Exactement ! approuve le second prévenu.

— Bien ; mais la chance fuyait décidément Robert G... ; il perdit plusieurs parties, joua sur parole et finit par se trouver littéralement affolé. Alors, il proposa à son partenaire de lui jouer « la permission de passer la nuit avec la plaignante », contre la totalité de ce qu'il lui devait.

— Madame n'était pas dépréciée, remarque le courtier en grains, puisqu'à ce moment G... restait mon débiteur pour la somme de six mille francs.

— Oui, mais il perdit, et vous exigeâtes d'être aussitôt présenté à la jeune femme que vous n'aviez jamais vue...

— Je la connaissais d'après une photographie, où elle se montrait dans toute sa beauté...

— Ce qui vous avait décidé sans doute à accepter cet enjeu singulier... et parfaitement immoral.

— Lorsqu'il s'agit de rentrer dans son bien, monsieur le président, on n'a pas de scrupules excessifs...

— Jusqu'à présent, je vous ferai remarquer que je ne vous incrimine pas... tout au moins directement. Du reste, ce n'est pas la première fois que deux individus se livrent à de pareils excès... Mais, ce qui est infiniment plus grave, c'est la scène qui suivit. Madame vous accuse l'un et l'autre de sévices, de menaces et, chose pire encore, de violences, accompagnées de coups et blessures... Qu'avez-vous à répondre ?

Les deux complices sont, à la vérité, fort embarrassés pour établir la part de chacun dans le petit drame qui servit d'épilogue à cette partie de cartes.

Force est donc au président d'interroger la plaignante afin de savoir ce qui se passa exactement.

— Il était plus de deux heures du matin, dit-elle, je dormais d'autant mieux que je n'attendais pas Robert cette nuit-là. Soudain, je fus réveillée par la lumière qui venait de briller dans ma chambre,

et je vis mon ex-ami, accompagné de l'autre, tous deux debout au pied de mon lit. Ils semblaient assez embarrassés. Enfin, Robert alluma une cigarette pour se donner une contenance et, très gêné, murmura : « Ma chère, je te présente un bon camarade... Imagine-toi qu'il m'est arrivé un gros ennui... mais j'aurais trop de mal à te l'expliquer... Je te laisse avec ce brave R..., il te dira de quoi il retourne. — Pas du tout, s'écria l'autre, j'exige que tu mettes madame au courant... Tu as perdu, il me faut une situation nette... Si madame refuse, verse-moi douze billets, ou je me fâche... »

« Vous comprenez, monsieur le président, que je ne saisisais rien du tout de cette histoire. Je vis bien qu'il s'agissait d'une affaire d'argent, mais j'étais loin de me douter... Bref, après s'être chamaillés pendant un bon quart d'heure, les deux hommes finirent par m'avouer tout. J'étais à demi-nue, mais, dans mon effroi, je n'hésitai pas à sauter hors du lit, afin d'échapper à ce que je considérais comme un accès de folie de leur part. C'est alors qu'ils se précipitèrent sur moi et m'immobilisèrent, tandis que G... me mettait en demeure d'obéir, puisqu'il était incapable de payer la somme perdue. Je refusai énergiquement. Et, je pensai alors que Robert n'aurait pas longtemps le courage de m'obliger à me soumettre aux fantaisies de son adversaire. Par malheur, l'autre en était arrivé à un état de surexcitation extraordinaire. Il prit mon faux ami à la gorge et lui ordonna de me maintenir sur le lit pendant qu'il... toucherait son dû. J'eus beau crier, supplier, hélas ! personne ne m'entendit ; bientôt une main — je ne sais plus à qui elle appartenait — je vous l'affirme — se colla sur ma bouche pour arrêter mes hurlements... Et puis... et puis, ce fut... le viol, oui, monsieur le président, le viol !

« Lorsque, dès le matin, je pus courir jusqu'au commissariat pour déposer ma plainte, j'étais si meurtrie, si souffrante, que le magistrat qui m'entendit, me conseilla d'aller me faire visiter par un médecin... J'ai là son certificat... et je réclame des dommages et intérêts en me portant partie civile... »

Trois mois de prison à chacun, 50 francs d'amende et 1 500 francs de dommages et intérêts qu'ils devront solidairement payer...
J. C.

Quand les Agents s'amuse



La police allemande est renommée pour son entraînement sportif auquel elle se plaît à ajouter souvent de l'inédit. Au cours d'une démonstration faite dans un stade berlinois, on remarqua surtout des exercices de voltige accomplis par une équipe d'agents gymnastes sur une motocyclette. (I. P. S.)

Direction - Administration - Rédaction
30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX^e)
Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE—	Un an (avec primes) ...	50 fr.
	Un an (sans prime) ...	37 fr.
	Six mois ...	26 fr.
ÉTRANGER—	Un an ...	65 fr.
	Six mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.



Le dépôt d'exclus de Collioure.

Le plus jeune de ces durs pouvait avoir trente-cinq ans.

I. — Le fort Miradou à Collioure.

Le train roulait à travers le Roussillon. Nous approchions de Collioure. Au bout des falaises rouges qui bordaient la mer, nous apercevions déjà plusieurs forteresses dont les tours se découpent sur le ciel éclatant.

— Vous ne connaissez pas Collioure ? me demanda aimablement mon compagnon de voyage, monté à Toulouse.

— Non. Mais il me semble que c'est une ville charmante.

Mon voisin sourit :
— Pas pour tout le monde. Les prisonniers du fort Miradou, par exemple...

— Quels prisonniers ?
— Mais les exclus de l'armée. Vous n'avez pas entendu parler d'eux ? Eh bien, vous allez les voir. C'est dimanche, ils ont quartier libre.

Peu d'instant après, en effet, à la sortie de la gare, je vis trois hommes marchant sur la route. C'était trois soldats dont l'uniforme sortait de l'ordinaire. Ni bleu, ni kaki, mais d'un gris-fer lugubre sous le soleil qui dorait les choses.

Mon compagnon m'expliqua :
— L'Administration a aboli le port des tenues pittoresques qui plaisaient tant aux

femmes. Le béret à pompon rouge, qui porte bonheur quand on le touche, a été remplacé par le vulgaire bonnet de police. Dans l'écusson sont brodées deux lettres S E (section d'exclus).

Ces soldats sans fusil ne portaient même pas la canaille « viscope » en bec d'aigle des travaux publics.

Je fis rapidement connaissance de ces « durs », dont le plus jeune pouvait avoir trente-cinq ans.

Une tournée de vin rouge scella notre camaraderie.

Ils me racontèrent leur histoire. Histoire interchangeable, commune, à peu de variantes près, à tous les enfants du malheur. La fatalité est décidément la tortionnaire des mauvais garçons.

L'un était marié, avait deux gosses. L'autre s'appretait à remplacer son père dans sa menuiserie.

Le troisième, lui, ne savait pas encore vers quelle carrière il se dirigerait à sa libération. A voir la fixité de son regard dur, on éprouvait l'impression que cet homme ne referait pas sa vie, mais qu'il la continuerait comme il l'avait commencée, tourmentée, jusqu'au jour où la fatalité...

Les exclus de Collioure ne sont pas bien nombreux. Une cinquantaine au maximum. Ils sont dirigés par des sous-officiers et un officier.

Leur temps se passe en corvées, réfection de routes, travaux divers. Jamais de maniement d'armes, d'exercices, de revues...

Ils ne sont pas dignes d'être soldats. En temps de guerre, ils seraient affectés

à de durs travaux de débardeurs dans les ports.

En temps de paix, les exclus sont dirigés sur deux dépôts : celui de Collioure et le camp de Mécharia, en Algérie.

Les hommes de la section Mécharia sont, paraît-il, employés à la confection de havresacs. Ceux de Collioure sont considérés comme des privilégiés : ils sont en France, près de leur famille, dans un climat sain. On ne met, pour cette dernière raison, à Collioure, que les hommes de faible constitution : par opposition aux « blédards », on les appelle les « planqués ».

Ils ont coupé au voyage par mer, de Port-Vendres en Algérie. Il leur suffit d'attendre patiemment la classe en se disant en guise de consolation que, s'ils sont décidés à reprendre le droit chemin, leur séjour à la section des exclus constituera pour eux la dernière étape douloureuse d'une existence mal commencée.

— Ici, me dit un de mes nouveaux amis en trinquant, on ne voit pas grand chose. Pour connaître la vie des exclus, il faudrait que vous descendiez jusqu'à Mécharia. Mais enfin, ici, vous vous ferez une idée de ce que c'est. Il y a au fort Miradou des hommes de trente « berges », de quarante, presque de cinquante... C'est forcé. Un gars qui, à vingt « piges », a « sapé » sept ans de « durs », avec le doublage, ça le mène déjà à près de trente-cinq ans. Je peux vous en causer savamment, c'est à peu près mon « format »...

— Et à Mécharia, que se passe-t-il ?

— Là-bas la vie est terrible sous le soleil africain... On a, nous les exclus, à peu près le même régime que les travaux publics. Toute la journée casser des cailloux sous la garde des chaouchs intransigeants et, la nuit, coucher sous le marabout, dans la vermine...

Un autre individu, dont l'accent grasseyant trahissait l'origine parisienne, intervint :

— Moi, je suis depuis de longues années à Collioure, à réparer les routes. Autrefois, j'ai porté la veste bleue avec un col marin, le pantalon gris avec passepoil jonquille et le béret à pompon rouge...

— Comme les matafs ? plaisanta un autre.

— Tout juste et je te jure que c'était un uniforme qui plaisait aux « gonzesses ».

— Si t'avais été à Mers-El-Kébir, enfermé dans une citadelle et consigné presque tous les dimanches, t'aurais vu ça si t'aurais fait des touches avec ton béret à pompon rouge ! coupé un type à casquette dont les yeux étaient encerclés d'un tatouage bleu.

II. — Soldats sans armes.

Nous laissâmes les soldats sans armes continuer leur route et le voyageur toulousain qui m'avait si obligeamment renseigné dans le train m'entraîna vers la ville.

— Vous n'avez jamais vu, me demanda-t-il, un de ces *poivres* passer le conseil de révision ?

— Jamais.

— Imaginez dans une quelconque petite ville de province, le spectacle coutumier des jeunes gens discutant, fiers de passer devant le major.

Deux inspecteurs nous saulèrent dessus.

Un éventaire de marchand de médailles et de « bon pour le service » installé à la terrasse d'un bistrot attire les conscrits. Des gars, rouges de plaisir, arborent au revers du veston des cocardes tricolores. Mais voici, devant le perron de la mairie, une étrange voiture qui vient stopper au bord du trottoir. Voiture tirée par deux mulets de l'armée, conduite par un tringlot, à côté duquel est assis un sous-officier de la justice militaire. Voiture cellulaire d'où descend bientôt, devant les conscrits attroupés, un individu encadré par deux gendarmes. Pour lui aussi, c'est le conseil de révision. Ce n'est pas parce qu'on est en prison qu'on est exempt du service militaire.

Un homme, reconnu apte à être soldat, s'il est condamné à une grave peine, est mis à la disposition des départements de la Guerre et des Colonies qui déterminent les travaux auxquels il doit être affecté.

D'autre part, la loi prévoit les dispositions suivantes :

En cas de mobilisation des hommes de leur classe, les exclus de France et d'Algérie rejoignent leur destination d'après les indications portées sur le fascicule inséré dans leur livret militaire individuel. Ils sont formés en sections de deux cent cinquante hommes au plus et affectés aux travaux de défense.

Il ne faut pas confondre les exclus avec les Bat'd'Al, ni avec les camarades des sections de discipline, ni encore avec les pégrits des pénitenciers militaires.

Les joyeux font leur service au bataillon d'Afrique parce qu'ils ont subi avant leur incorporation une peine correctionnelle ne dépassant pas en général un an de prison. Condamnation légère, en somme.

« Les disciplinaires sont les mauvais soldats de la Légion étrangère ou du premier bataillon d'Afrique que l'on envoie pour apprendre la discipline aux sections spéciales : Colomb-Béchar pour les légionnaires, Médénine pour les bataillonnaires.

Les pégrits de Biribi ont été condamnés par les tribunaux militaires et envoyés « aux trav's » pour un certain nombre d'années.

Quant aux exclus, ce sont des hommes au passé lourd — abondante réclusion, travaux forcés, etc... que la loi du 21 mars 1905 juge indignes de porter les armes.

Les condamnations criminelles qui entraînent l'exclusion de l'armée française sont, aux termes de la loi, les peines suivantes, dans l'ordre : les travaux forcés à perpétuité ou à temps, la réclusion et, dans certains cas, la dégradation civique.

Le législateur a cité également la peine de mort pour l'éventualité d'une grâce, d'une remise ou d'une commutation.

Une loi du 1^{er} avril 1923 ajoute à l'énumération des exclus :

« 1^o Les condamnés à une peine de trois mois au moins d'emprisonnement pour provocation à l'insoumission militaire et à la désertion ;

« 2^o Les condamnés à une ou plusieurs peines dont la durée totale s'élève au moins à trois mois, pour diffamation ou injures envers les armées de terre ou de mer. »

III. — Je suis un ancien exclu...

Mon voyage continuant jusqu'à Barcelone, j'eus encore pour compagnon le Toulousain, qui traversait également la frontière d'Espagne.



Mon homme n'arrêtait pas de me conter sur les exclus des récits savoureux.

A la fin, ma curiosité n'y pouvant plus tenir, je hasardai cette question indiscrète : — Comment se fait-il que vous connaissiez si bien la question ?

Mon camarade de route esquissa un sourire mystérieux. Puis, d'un ton froid, comme indifférent, il me répondit le plus naturellement du monde :

— Je suis un ancien exclu... Dans ma jeunesse, j'ai eu des malheurs, entendez par là des démêlés avec la Justice... Tant et si bien qu'à ma libération de la Centrale de N..., où j'avais purgé pas mal d'années, j'ai reçu un ordre d'appel pour aller faire mon service à la Section des Exclus... J'ai d'abord été envoyé au dépôt du fort Miradou à Collioure. Cette prison — car ce n'est pas autre chose — dépend, au point de vue administratif, de la prison militaire de Montpellier. A ce moment-là, j'avais trente deux ans. Un drôle d'âge pour faire le zouave !...

Un temps de silence pour sortir de sa poche un luxueux étui à cigarettes, me le tendre, en allumer une, avant de poursuivre, sans rougir de son passé trouble qu'il évoquait devant moi.

— Jusqu'à ces dernières années, fit-il en haussant les épaules comme s'il prenait la fatalité à témoin de la vérocité de ses dires, je peux vous certifier que je n'ai pas été ce qu'on appelle « un petit verni... » Tous les coups durs me sont tombés dessus. A dix-sept ans, je perds mon vieux ; six mois après, ma mère. Je travaillais à Paris comme livreur. Un jour pour payer une petite bombe à une femme, j'oublie de rapporter au patron le montant d'une facture.

« Je suis mis dehors et, trois jours après, n'ayant plus un sou, je me mets à voler.

« D'abord quelques petits vols exécutés, seul, sans complices, simplement pour arriver à manger et à se coucher dans un minable garni du boulevard de la Chapelle. Dans ce bouge, je fais la connaissance de mon voisin de palier, Bébert le Désert, déserteur de la guerre et repris de justice.

« Nous devenons bientôt une bonne paire d'amis, et nous ne tardons pas à opérer ensemble de fructueux cambriolages. Mais on nous arrête une nuit, à la sortie d'un bal musette, pour trafic de stupéfiants... « Figurez-vous que, cambriolant un appartement de l'avenue Marceau, nous avions trouvé pour deux mille francs de « came ». Malheureusement pour nous, l'homme à qui nous nous étions adressés pour la « fourguer » était un indicateur. Sous prétexte d'attendre un client, il nous emmena dans un bal de la Goutte d'Or. Là, deux inspecteurs nous sautèrent dessus :

« — Suivez-nous, disent-ils.

« — Vous êtes pas malades ? riposte Bébert.

« Et il envoie à un des inspecteurs un magistral coup de pied dans le bas-ventre. Le « poulet » s'écroule. De mon côté, j'essaie d'en « jouer un air »...

« Mais, tandis que Bébert disparaît en couvrant sa fuite de coups de revolver, je me fais arrêter. Cinq ans de réclusion me furent octroyés par le tribunal. C'était le commencement ; quand on est sur cette pente, il est bien rare qu'on s'arrête. Peu après ma sortie de prison, j'attrape trois ans pour vol de voiture, attaque à main armée, rébellion.

« Désormais, j'étais perdu : à peine libéré, j'étais régulièrement « repoissé ».

« Un jour, réfléchissant, dans ma cellule de Melun (troisième division), aux misères de l'existence, je me rends compte soudain qu'avec le total de mes condamnations, je vais « passer au travers de la Grive ». Etre exclu, ça veut dire ne pas faire son service... Je pensais que j'allais couper au bataillon d'Afrique... Mais j'oubliais qu'il existait pour les indignes de porter le fusil les sections d'exclus... A présent, je vous assure que je sais ce que c'est, les exclus !

Et, tandis que le train roulait au long de la mer azurée, mon compagnon, pensif, s'abîma dans une triste rêverie où sans doute il voyait passer, dans leur lamentable uniforme gris-fer, des hommes qui lui ressemblaient comme des frères, des hommes si misérables qu'on les avait même jugés indignes d'offrir leur vie à leur patrie.

JEAN BAZAL.

Nous commencerons la semaine prochaine la publication d'une passionnante enquête

de Henry COSSIRA

Morts Mystérieuses

Révélation sensationnelles sur les drames les plus étranges de ces dernières années.



Voici enfin, dans l'une des chambres de sûreté de la clinique, le maître chanteur grièvement atteint d'une balle qui alla se loger dans le cerveau. Pete Cangalosi devait mourir dans la soirée des suites de cette blessure.

plus d'engagements, ou — ce qui est plus terrible encore — ne fut pas payée.

C'était la misère à bref délai... Pete ne riait pas. S'il était une chose qu'il détestait au monde, c'était bien de travailler !

Il fallait aviser, et aviser rapidement. Devant un apéritif de son pays, qui lui chatouillait agréablement la lurette, Cangalosi réfléchit. Au bout d'une heure de méditation, il avait trouvé.

Quelques mois auparavant, Peggy Holt, en dansant sur une estrade qui n'était pas très plane, s'était fait une sérieuse entorse. Le directeur de la maison où elle travaillait ne voulant pas avoir d'ennuis, l'expédia en taxi à la clinique du docteur Long, le seul qui fût capable de lui arranger ça de façon satisfaisante. De fait, le docteur, intéressé par ce cas et par le charme de la jeune Peggy, tenta une opération délicate, qu'il réussit complètement. Mrs. Cangalosi, qui craignait fort de ne pouvoir jamais plus remettre les pieds sur une scène, se vit miraculeusement retapée par le spécialiste.

Son séjour dans la clinique lui permit de constater que le praticien gagnait chaque jour des centaines de dollars, et que c'était un homme « bon à faire ».

Pete Cangalosi venait soudain de penser à une chose très simple. S'il allait, avec sa femme et quelques amis bruyants, faire du scandale dans la clinique ? Rien n'était plus aisé que d'ameuter la maison, de crier à la face du toubib qu'il avait « estropié une malheureuse pour le reste de ses jours, et que cela se saurait. Il était facile de glisser des allusions sur « les journaux qui sont enchantés de publier des hot news de ce genre, et de dénoncer devant les riches malades qui prenaient les frais sous les arbres l'indignité de ce charlatan, qui réduisait à la misère une femme en tous points digne de respect et de pitié. Le docteur, effrayé, « les lâcherait » à coup sûr. »

Peggy, qui avait gardé un bon souvenir du chirurgien, ne se décida pas aussi aisément qu'on eût pu le supposer. Elle essaya de dire : « Pour rien au monde... » Mais déjà, la joue empourprée d'une maîtresse gifle, elle fondait en larmes...

Huit jours plus tard, une petite troupe, composée de Pete Cangalosi, de sa femme et de trois amies de celle-ci, sonnait à la porte de la clinique.

Du taxi qui les avait amenés, on descendit Peggy, qui faisait semblant de boiter horriblement et de souffrir ; toute la troupe entra dans la clinique, demandant à voir d'urgence le docteur Long.

Le hasard voulut que celui-ci fût dans une des salles, et que l'on fit attendre les visiteurs dans l'antichambre. Le hasard aussi voulut que le détective privé traversât la pièce. Il jeta un regard du côté des visiteurs et fut frappé de leurs allures un tant soit peu douteuses. Les femmes, bien entendu, étaient trop poudrées, trop maquillées ; leur toilette tapageuse jurait avec le cadre. L'homme, avec sa petite moustache taillée au rasoir, avait tout à fait l'air d'un traître de cinéma... et d'un traître tout court. Le policier prit sur lui d'aller en dire un mot au chirurgien et lui conseilla de prendre un revolver dans sa poche. En outre, lui dit-il, « je ne vous quitte pas d'une semelle ».

Sur ce, on apporta la carte de visite de Peggy. Et Long se souvint... Oui, la petite femme de l'entorse ! Assez gentille, assez

touchante même. Mais mariée à un sale individu. L'infirmière, ayant reçu d'étranges confidences, entendu de bizarres propos échappés des lèvres de la malade durant l'anesthésie, avait parlé un peu, beaucoup...

Le docteur devina aussitôt ce qu'on lui voulait. C'était un grand gaillard, costaud et qui vous regardait en face. Ses poings étaient ceux d'un boxeur ; et il ignorait la crainte. Il prit, à tout hasard, son arme et alla droit à l'antichambre.

Le détective, lui, s'arrêta derrière la porte et attendit.

La scène se déroula tout à fait comme le scénario d'un drame policier bien réglé. A peine le chirurgien eut-il pénétré dans la salle que Pete le prit violemment à partie, haussant volontairement le ton pour être entendu de loin. Les femmes, en même temps, se répandirent en malédictions et en cris aigus, faisant mine de se précipiter sur le docteur pour lui labourer le visage de leurs ongles.

Long, avec une froideur très américaine, répondit à Pete : « Si vous croyez avoir à me reprocher quelque chose au sujet de l'opération, déposez une plainte entre les mains de la Justice. Mais je ne tolérerai pas que vous veniez faire du scandale chez moi ».

Cangalosi, bien entendu, « remit ça » de plus belle. Le docteur, alors, prit le téléphone en main, et dit tranquillement :

— Si vous n'avez pas décampé d'ici trente secondes, je demande la police !

La police ! Cela ne faisait certes pas l'affaire du maître chanteur au petit pied. Il crut le moment venu de passer aux moyens d'intimidation les plus efficaces et, tirant son revolver de sa poche, il l'agita de façon menaçante sous le nez du praticien. En même temps le chœur des vocifératrices atteignait un diapason suraigu.

Le docteur Long ne fit ni une ni deux. Il prit à son tour son arme, renversa la table d'un geste brusque et se cacha derrière. Pete tira... et tira à côté. Les femmes se sauvèrent avec des hurlements de terreur. Le détective, lui, bondit dans la pièce et riposta en même temps que Long.

Touché à la tête, Cangalosi s'abattit sur le tapis. Il n'avait pas lâché son arme : il tira encore une fois. La balle frôla le chirurgien et se perdit dans la plinthe. Mais déjà le détective avait immobilisé le gangster et lui arrachait l'arme.

Les policiers, cinq minutes plus tard, étaient là. Et le brigadier dit au docteur :

— Je ne saurais trop vous féliciter, M. Long. Si tous les gens qui, chaque jour, aux États-Unis, sont victimes de racketteurs se conduisaient comme vous, nous n'aurions bientôt plus de travail.

— Oui, répondit le chirurgien. Mais c'est aller malgré tout bien loin. Je doute que ce garçon en sorte : le cerveau est touché.

— Bah ! il n'était guère recommandable, répliqua le policier. Et le noir va si bien aux blondes ! ajouta-t-il un peu fieroement, en montrant Peggy, assise dans un coin de la pièce.

Le soir même, le maître chanteur au petit pied succombait après une courte agonie. Peggy était veuve... Cette fin dramatique lui valut la mise en liberté provisoire ; et il est probable qu'elle ne sera pas jugée, le docteur Long s'étant refusé à porter plainte.

Depuis le jour de cette tragédie bien américaine, le docteur ne reçoit plus de lettres menaçantes... Kidnappers, racketteurs et gangsters ont compris.

JOHN PEARSON.

Un instant à peine après que son mari eut été abattu par le feu convergent des deux armes du docteur et de son détective privé, Peggy Cangalosi, dans un coin de la pièce fatale, essayait de dérober son visage aux objectifs des photographes.

En haut : Voici, après la bataille dans l'antichambre de la clinique, le Dr Claude Long, montrant le chapeau de Pete Cangalosi, traversé de part en part par une balle dont mourut le gangster de San Francisco.

(De notre correspondant particulier.)

Le docteur Claude Long est l'un des chirurgiens les plus estimés de la côte du Pacifique. Dans la banlieue de San Francisco, il possède, parmi les jardins, une superbe clinique où l'on traite royalement des malades fortunés.

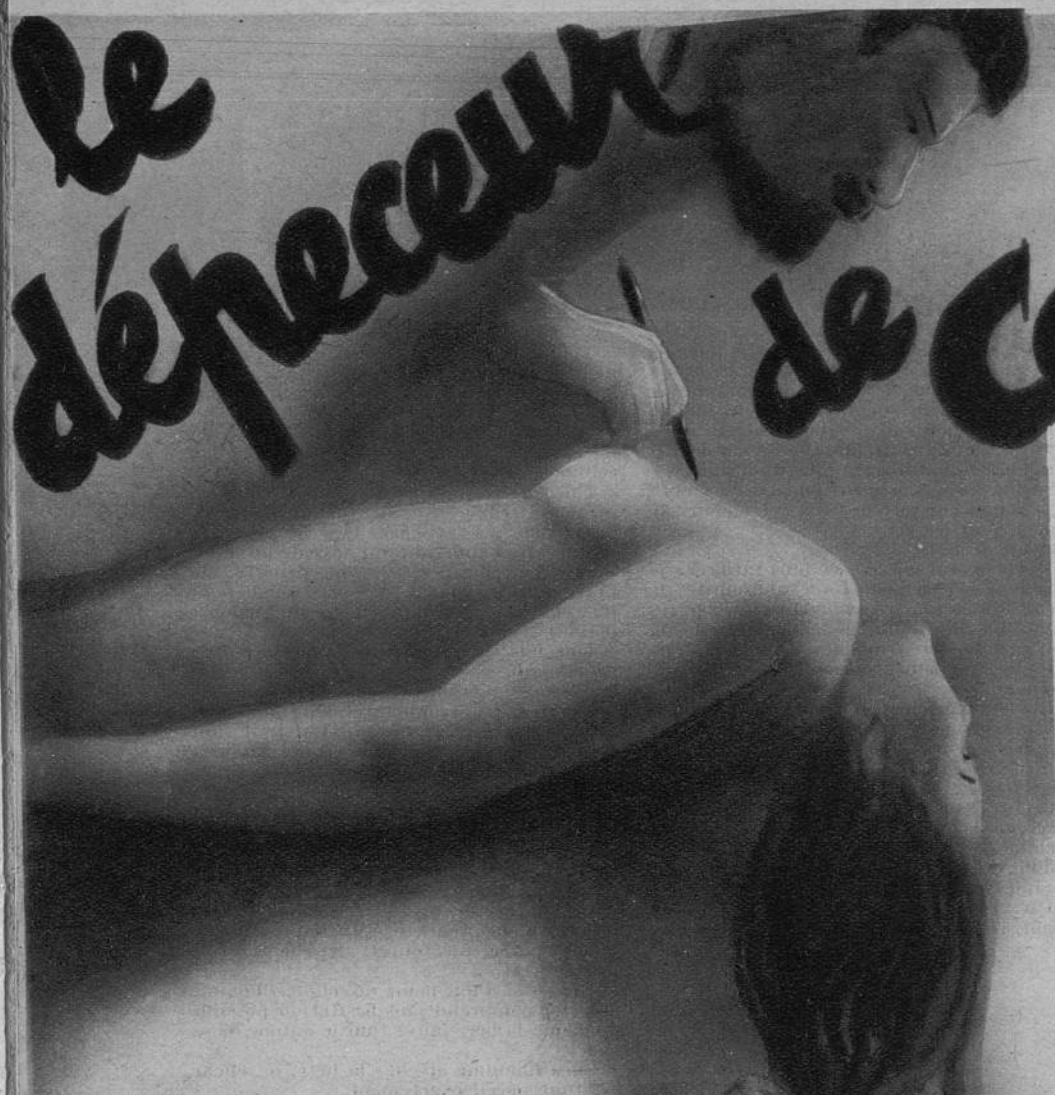
Le docteur Long, évidemment, a une importante et riche clientèle et gagne beaucoup d'argent. Cela se sait. En Amérique, les hommes qui sont dans ce cas courent toujours des dangers. Kidnappers et maîtres chanteurs sont toujours à l'affût.

Le chirurgien, qui trouve tous les jours dans son courrier des lettres de menaces et est en butte à des tentatives de chantage à peu près constantes, a pris la sage décision de se faire protéger par un détective spécialement attaché à sa personne.

Il y avait, quelque part dans Frisco, un nommé Pete Cangalosi, qui exerçait des métiers aussi nombreux que mal définis. Pete avait séduit, puis épousé une danseuse de music-hall, Peggy Holt, et vivait aux crochets de sa femme.

Cependant, la noire crise n'épargna pas les bouis-bouis de San Francisco. Mrs. Pete Cangalosi (alias Peggy Holt) ne trouva

Le dépeceur de Cadavres



C'était un monstre à la manière de Landru, mais plus horripilant, plus monstrueux.

DANS un village près de Győr, grand centre de culture et d'élevage en Hongrie, la police vient de découvrir une manière de Landru, mais plus horripilant, plus monstrueux.

Il fut tué à la guerre et n'a plus de compte à rendre à la justice des hommes et c'est seulement aujourd'hui qu'un peu de lumière est faite sur ses forfaits, qui dépassent tout ce que l'on peut imaginer.

La rumeur publique lui impute une cinquantaine de disparitions qui se sont produites à Budapest vers l'année 1913. Quant au juge d'instruction qui mène l'enquête, laquelle promet d'être fort longue et laborieuse, il retient déjà à son actif treize assassinats.

Aucune erreur n'est possible, les cadavres des victimes sont encore à la place où il les a laissés avant de répondre à l'ordre de mobilisation.

L'émotion est d'ailleurs si considérable dans le pays que la direction générale de la Sûreté hongroise a décidé, pour ne point envenimer inutilement les choses, de conduire ses investigations dans le plus grand secret et de censurer toutes les communications de presse se rapportant à ce que l'on appelle déjà *le Mystère de la Puszta*.

Le hasard a voulu que nous soyons sur place à ce moment-là. Voici donc les faits tels que nous avons pu les dégager des nombreux commentaires que cette extraordinaire histoire ne manque pas de soulever :

En avril dernier mourait, dans une ancienne métairie qu'elle occupait seule, une vieille magyare nommée Pryskenz, dont le fils Gyula était tombé, en 1918, sur le front roumain.

Pas de famille, aucun héritier connu. L'État fit vendre en un seul lot la bâtisse et ses dépendances — un grand terrain clos à peu près inculte, tout embroussaillé de mauvaises herbes et de ronces et un petit appartement qui abritait une automobile de l'époque archaïque.

Le magistrat municipal qui avait procédé à un inventaire succinct des lieux n'avait pas cru devoir, selon toute apparence, attacher de l'importance aux deux ou trois bahuts et armoires, proies des vers et de la moisissure, qui se trouvaient relégués au grenier. D'ailleurs, la saleté repoussante et le désordre qui régnaient sur toutes ces vieilleries n'encourageaient pas la curiosité.

Or donc, le nouveau propriétaire prit rapidement possession des locaux et se mit en devoir de les arranger selon ses goûts. Ce n'était pas chose facile. Les murs s'effritaient, les plafonds se fissaient ; quant au terrain attenant, il appelait le secours du rouleau défricheur. Il y avait aussi le mobilier, geignant, branlant, refuge ordinaire des toiles d'araignées.

La vieille Pryskenz qui, à vrai dire, n'occupait plus, depuis la mort de son fils, qu'une pièce mansardée, ne devait pas épousseter tous les jours. On s'en rendait compte immédiatement. Le maître de céans entreprit de remettre la propriété en état.

L'affaire prit tout son caractère tragique quand il en arriva au grenier.



Dans un buffet, il découvrit d'abord des ossements, en vrac, desséchés. Pièces anatomiques, pensa-t-il, le premier moment de frayeur passé. Mais le pauvre diable n'était pas au bout de ses surprises. Au hasard des investigations, il mit encore à jour quelques tibias rangés avec beaucoup de précaution dans l'un des

tiroirs d'une antique commode, sur un moelleux lit de coton. Puis, une caisse cerclée de fer et enfouie sous des débris lui révéla la présence d'une demi-douzaine de crânes, patinés comme du vieil ivoire. Enfin, quelle terreur ne l'étreignit pas quand, en ouvrant le double battant d'une immense et haute armoire de campagne, notre homme se trouva nez à nez avec plusieurs squelettes grimaçants qui paraissaient se réjouir diaboliquement de son effroi. Pour le coup, il fit un bond en arrière, dégringola quatre à quatre les escaliers et se précipita chez le bourgmestre, lequel crut bien avoir affaire à un fou.

Constatations d'usage. Les services de la Sûreté budapestoise sont alertés. Le Parquet commence son enquête.

La métairie est visitée de fond en comble. La commode, la caisse, l'armoire livrent ce que nous savons : des ossements, des squelettes. Un ordre parfait semble régner sur ces débris macabres. D'où cela peut-il provenir ? Et à quel usage ces pièces anatomiques étaient-elles destinées ? Car, chose surprenante, pas un instant les enquêteurs ne songent à quelque entreprise criminelle qui dépasserait en horreur tout ce qui se peut concevoir !

Le télégraphe va porter la nouvelle de cette découverte aux musées, aux amphithéâtres, à l'Université médicale de Budapest et de Debrecen.

En attendant, les recherches sont activement poussées.

Le parquet, les policiers, suivis d'un médecin légiste, du bourgmestre de l'endroit et du propriétaire encore mal remis de ses émotions, descendent au jardin qu'on décide de fouiller pouce après pouce. Il se fait tard et déjà la nuit tombe. Qu'importe ? On allumera des torches. Il convient de faire vite avant qu'une nuée de curieux et de journalistes ne s'abatte, au petit jour, sur la maison du mystère.

Si le grenier n'a pas livré son secret, du moins la fouille a-t-elle révélé la présence de cinq squelettes complets, de huit crânes et d'ossements divers qui reposent maintenant sur la grande table rustique dans les plis d'un drap réquisitionné pour la circonstance.

Le médecin légiste qui accompagne le parquet examinera le tout le moment venu.

Pour l'instant, un simple coup d'œil lui a suffi.

— Ce sont de vieux ossements. Rien que des squelettes de femmes, de jeunes filles mêmes. La mort remonte approximativement à vingt ans, trente au plus pour certains.

Les enquêteurs ne sont pas plus avancés. Leur perplexité est extrême.

A vingt-deux heures, les investigations conduites dans le jardin à la lueur des torches n'ont encore rien donné. Peut-être bien, après tout, qu'il n'y a plus rien à découvrir. Magistrats et policiers sont prêts à abandonner les recherches quand soudain l'un des inspecteurs manque de

choir dans une excavation ingénieusement dissimulée sous un clayonnage lui-même recouvert d'une épaisse couche de feuilles mortes et de plantes sauvages qui s'épanouissent en pleine liberté. Quelqu'un aurait eu l'idée d'établir là une fosse qu'il ne s'y serait pas pris autrement. Il faut monter dessus pour se rendre compte que cette disposition n'est pas uniquement le fait de la nature. Cette dernière a tout au plus corrigé le travail de l'homme.

Au demeurant, la fosse n'est pas très profonde. Elle est grossièrement étayée de planches et renferme cinq gros cylindres métalliques, assez semblables à des fûts d'essence. Ceux-ci sont amenés jusqu'au logis où l'on décide de les ouvrir séance tenante.

Le premier cylindre, soigneusement soudé, auquel un inspecteur s'attaqua était plein d'une matière inconnue, sorte de masse pâteuse, mais desséchée, durcie et fétide. D'un seul coup, l'atmosphère devint respirable et il fallut vivement établir un courant d'air prolongé avant de songer à examiner la nature de cette étrange découverte.

Dès cet instant, l'opinion de tous était formelle. Ce magma pestilentiel, ces squelettes de femmes ? Désormais le crime ne faisait aucun doute pour personne. La première hypothèse, selon laquelle il pouvait s'agir de pièces anatomiques, ne tenait plus. On se trouvait en présence de quelque mystérieux forfait, œuvre d'un fou ou d'un sadique, en tout cas d'un assassin habile, qui, pour des motifs encore indéfinis, avait réussi à attirer en ce lieu désert ses victimes, les avait tuées, puis dépecées par un procédé de lui seul connu et que l'enquête définirait. Et cela, sans jamais éveiller l'attention, à l'insu d'une population agricole cependant méfiante, à deux kilomètres d'un bourg important où siégeait une brigade de gendarmerie ! C'était à peine croyable...

L'enquête reprit le lendemain matin et se poursuivit les jours suivants. Le directeur de la Sûreté budapestoise vint lui-même y présider et ordonna que le silence le plus complet entourât toute cette affaire. Un communiqué officiel adressé à la presse relata simplement qu'un criminel vieux de vingt ans, donc couvert par la prescription, venait d'être découvert à la métairie. Aucune autre précision concernant le nombre des victimes, rien qui put inquiéter une opinion publique encore assez simpliste, prompt à déceler partout des influences surnaturelles. C'était déjà trop que le propriétaire et le bourgmestre aient bavardé au village. Les paysans s'en venaient rôder en bandes nombreuses, armés de triques et escordés de leurs chiens, à distance respectueuse de la métairie. D'aucuns, après avoir contemplé de loin sa silhouette sinistre, se signaient ; d'autres traçaient dans la poussière des chemins de grandes croix qu'ils recouvraient de sel. Ceux dont la terreur était trop forte restaient chez eux, mais ne manquaient pas de brûler devant leur porte une branche de laurier, geste symbolique dont la propriété, pensaient ces esprits frustes, était d'écarter les maléfices.

On comprend mieux, après cela, que la Sûreté budapestoise ait tenu à ce qu'aucune publicité ne vint alimenter ce déchaînement des superstitions.

JACQUES LEROUX.

(Suite page 14).

La fosse renfermait quelques gros cylindres métalliques.



LA MAISON



Ce fut seulement le lendemain, une fois arrivé à la Santé.

J'ai posé un jour cette question, dans la cour même du pénitencier de Saint-Laurent-du-Maroni, à un homme en cours de peine, à un de ceux que son passé et son intelligence des choses pénitentiaires qualifiaient parfaitement pour y répondre : — Quelle est, selon vous, la peine la plus dure qui puisse frapper un homme, travaux forcés ou réclusion ?

Sans l'ombre d'une hésitation, l'homme me répondit : — La réclusion.

A quoi il ajouta comme pour justifier les raisons de cette manière de voir : — Dans la « maison du silence », on fait un mort encore plus vite qu'ici.

Rentré en France, je revis à Paris un homme qui eut l'extraordinaire volonté de gagner honnêtement, loyalement sa grâce après un séjour de vingt ans sur le rocher des îles du Salut, car il était frappé d'une peine perpétuelle.

Et je lui posai la même question. Ses yeux cillèrent à peine derrière le verre épais de ses lunettes et, de la même voix froide avec laquelle il discutait autrefois un motif à la Commission de discipline, il me dit : — Oui, je sais, la « maison du silence » ?

Eh bien, elle est plus humaine, plus juste que le bagne. Pour revenir de là-bas légalement, il faut une chance extraordinaire, tandis qu'en Centrale on connaît son compte d'abord, ensuite, avec de l'énergie, de la volonté, on fait sa route, si dure soit-elle. A moins d'un fait imprévisible, on meurt aussi en liberté, on est sûr d'en sortir.

Où était la vérité ? — La vérité, chacun la voit peut-être un peu à sa manière, mais ce que je sais bien, c'est qu'il faut une force de résistance peu commune pour subir cinq années de retranchement total de la société. Moi qui vous parle...

Un homme me parlait, un homme à qui, après tant d'autres, je venais de poser la même question, un homme qui savait.

Ce sont ses souvenirs que je vais reprendre presque mot pour mot.

J. N.

L'heure fatale.

Bien souvent, au cours de mes aventures dans les palaces de la Riviera, j'ai eu le pressentiment de la minute tragique, inéluctable, celle que, malgré soi, si fort que l'on puisse être, on appréhende toujours, car, instantanément, elle transforme le présent en passé.

Elle est venue normalement, sottement devrais-je dire, un matin, dans le hall de la gare de Lyon, alors que je débarquais sans appréhension aucune de l'express de Marseille.

L'inspecteur D... me reçut pour ainsi dire dans ses bras, à la descente du train. Résister eût été stupide, fuir inutile, car je connaissais la règle du jeu, et puis je portais ma condamnation avec moi, cent mille francs de bijoux enfermés dans une mallette de cuir avec ma trousse.

six... sept... Pas de doute. Cette fois, ils vont m'envoyer à la relégue.

Mon autre voisin est moins compliqué. Grand voyou dégingandé et blême, homme du couteau ou du revolver, il ne redoute pas l'avenir, un avenir sur lequel d'ailleurs il ne lui reste plus d'illusions.

Ses désirs s'expriment en peu de mots : — Une cigarette... Et vivement le départ pour les durs.

Quant à moi...

J'exprimerai ma pensée plus tard, car je redescends l'escalier tout abasourdi de l'éclat d'une lumière aveuglante, des gestes silencieux des hommes en blouse noire, qui, armés d'instruments étranges, dressent le signalement scientifique des prisonniers.

Revenu dans ma cellule, j'éprouve comme un soulagement à me trouver seul. Je ne sais pas encore, et je ne songe même pas à m'intéresser aux graffiti qui tapissent les murs.

Ce fut seulement le lendemain, une fois arrivé à la Santé, que je réalisai dès la première minute toute l'horreur de la cellule, de la tombe qui renferme les hommes vivants.

Un greffier, en tout pareil à celui du dépôt, consigna sur un gros registre mes

Telle est la description succincte, et elle ne saurait être d'une autre nature, de cet endroit que l'argot a désigné sous ce vocable typique : le trou.

Ce mot-là définit mieux que de longues pages le néant dans lequel l'homme en cellule se trouve plongé.

Une maîtresse invisible, mais toujours présente, règne en ce lieu de silence et de désolation : l'obsession. Dès la première minute, tout individu qui possède un minimum d'intelligence se sent pénétré de l'idée qu'il lui faut à tout prix réagir pour lui échapper, pour qu'elle ne lui grignote point le cerveau.

Une fois entré dans la tombe de pierre, il est perdu, celui qui ne possède pas en lui le courage d'oublier le passé aux heures enchantées et troublantes. Si l'on veut durer, vivre, c'est devant soi qu'il faut regarder farouchement, de toute la force de sa volonté.

Voici donc l'homme seul entre quatre murs, désœuvré, le cerveau vide. Que va-t-il faire pour lutter contre l'exaspération ennui qui l'assaille et bientôt le submerge comme un rocher sous les vagues de la mer montante ?

Les façons de réagir ne sont pas nombreuses et la première qui s'impose d'elle-même, parce que toute naturelle, c'est le mouvement.

En moins d'une heure de cellule, l'homme enfermé comprend sans hésitation possible pourquoi la bête fauve tourne autour de sa cage.

Chez l'homme et chez la bête, le réflexe est tout pareil exactement.

Malheureusement, il est impossible de



Un greffier en tout pareil à celui du Dépôt.

Et, maintenant, me voici allongé sur le bat-flanc d'une cellule du Dépôt, en tête à tête avec mes pensées.

Il en est un qui m'obsède particulièrement et peut se résumer ainsi :

Après sept ans d'impunité totale, absolue, il va falloir payer. Combien ? Le moins cher possible évidemment. Ce sera l'affaire de mon avocat, et aussi de moi-même, car, le moment venu, je ne me laisserai pas écraser sans réagir.

En attendant, je m'efforce de dissiper l'ennui qui déjà s'infiltré dans mon cerveau en tâchant de prendre intérêt au spectacle étrange dont je suis pour la première fois le témoin, car jamais encore la main d'un policier ne s'était appesantie sur moi.

A l'appel d'un gardien qui vient d'ouvrir la porte de ma cellule, je prends place dans un lamentable cortège d'hommes aux traits tirés, comme les miens assurément, par une nuit d'insomnie.

Leurs vêtements privés de soutiens flottent sur leur corps; les chaussures bâillent. Ceinture, bretelles, cravates, faux col, lacets, toutes ces choses indispensables à l'ordonnance vestimentaire ont été confisquées.

Et nous voici grimant, avec des municipaux en serre-file, un étroit escalier en colimaçon qui n'en finit pas, l'escalier de l'anthropométrie.

Dans l'antichambre garnie de bancs à compartiments, le dernier endroit où l'on cause, je ne m'en rendis compte que plus tard, j'observe mes voisins, ceux du moins que je peux apercevoir.

Celui de gauche est un homme d'une quarantaine d'années, mains soignées, complet d'étoffe confortable.

Machinalement, il tapote ses genoux avec ses doigts, s'interrompt, puis recommence en murmurant :

— Une... deux... trois... quatre... cinq...

nom, prénoms, date et lieu de naissance, ainsi que l'inculpation motivant mon séjour en pareil lieu.

Il se reprit, le temps d'essuyer sa plume, puis, de son écriture appliquée, écrivit en dessous de toutes ces précisions :

« Sous mandat du juge d'instruction Magnan ».

Ce travail terminé, il annonça simplement à un gardien qui me fit signe de le suivre :

— 13^e, 25, 1.

Traduisons ce rébus :

1 : c'est la quantité d'humanité que je représente; 25 : le numéro qui servira à me désigner désormais; 13^e : la division dans laquelle se trouve ma cellule. Ma cellule !

Trois mètres cinquante sur quatre, entre des murs gris, telle était l'étendue de mon domaine.

Deux secondes, pas plus, me suffirent pour faire l'inventaire du mobilier.

Un lit replié contre le mur pour qu'on ne puisse s'allonger dessus pendant le jour, une table de bois rivée au mur, un tabouret attaché lui aussi au mur par une chaîne de manière qu'un furieux ou un désespéré ne puisse s'en faire une arme.

Dans un angle de la cellule se trouve un water en faïence et, sur une planche, sont posés une écuelle de bois et un quart de fer-blanc.

La porte est percée d'un guichet avec un support sur lequel l'auxiliaire de service pose la gamelle contenant la pitance. Un judas métallique complète cette installation ultra-moderne.

Des vitres dépolies tamisent le jour, et dès le soir venu, s'allume au plafond une ampoule électrique qui ne s'éteint qu'à l'aube.

Dormir avec cette lumière sur les yeux, est un supplice dont peuvent seuls parler ceux qui l'ont enduré.



marcher sans arrêt, surtout dans un si petit espace; en douze pas, c'est le maximum, on en a fait le tour. Fatalement, le moment arrive où il faut se reposer, ne serait-ce que quelques minutes, et, avec l'immobilité, revient la torture de l'esprit qui réclame une occupation.

Cette occupation, il la trouve pour un temps relatif dans les graffiti tracés à coups d'épingle, à la mine de crayon, dans les coins sombres où ils peuvent le mieux se dissimuler.

Avec une régularité désespérante et un vocabulaire des plus restreint, les scribes, les dessinateurs malhabiles évoquent ces trois sentiments :

L'Amour, la Vengeance, la Haine.

Quelques-uns de ceux qui étaient passés là avant moi semblaient avoir quand même obéi à d'autres préoccupations. Comptables méticuleux, ils tenaient un compte exact à l'aide de chiffres ou de traits, des jours de peine subis ou restant à subir.

A quelque catégorie qu'elle appartienne, toute inscription s'accompagne nécessairement des trois lettres symboliques M. A. V. (Mort aux vaches!).

L'obsession érotique, la pire, car elle ne quitte jamais celui qu'elle étreint, se révélait par de nombreux dessins dont quelques

DU SILENCE

uns témoignaient d'un sens artistique très poussé et aussi d'une imagination déli-
rante.

L'étude des *graffiti*, passionnante au début, devient, elle aussi, fastidieuse à la longue.

Il ne reste plus à l'enfermé qu'une ressource, se tourner vers les moyens que l'Administration met à la disposition des détenus pour occuper leur temps et leur esprit.

Ces moyens sont au nombre de deux : le travail et la lecture.

Sur le papier, cela fait très bien ; mais, en réalité...

C'est un triste travail, et qui se transforme vite en ennui, lui aussi, que d'assembler à longueur de journées des maillons de chaîne, de trier des grains de café, de coller du papier rose sur des éventails de boîtes de nuit.

Quant à la lecture ?

La bibliothèque délivre un volume par semaine, et voici de quelle manière :

Par le guichet ouvert, la voix de l'auxiliaire vous crie : « Livres », en même temps qu'il jette sur la tablette un volume pris au hasard dans une pile qu'il tient entre ses bras.

Ce livre vous intéresse peut-être ; alors tant mieux ; sinon, tant pis !

Dans la majorité des cas, nombre de pages sont absentes, mais toujours, les pages, sales, maculées, sont couvertes d'annotations dans les marges, dont quelques unes, curieuses, s'adressent à l'auteur, et de dessins forcément érotiques.

L'obsession, toujours !

Le soir, une fois la ronde passée, les murs

cent vingt-cinq jours, cinq années dont le souvenir ne saurait jamais s'effacer de mon esprit.

II

Condamné.

Bien qu'il ne tienne qu'une place épisodique dans mes souvenirs, il me faut accorder quelque place à mon passage à la Souricière et à la Conciergerie.

C'est de cette dernière prison qu'on sort avec son compte. Lorsqu'on la quitte, on n'est plus un prévenu, mais un condamné, et la différence est grande, vraiment.

La Souricière, c'est là que j'ai attendu, dans ses cellules juste assez grandes pour qu'un homme de moyenne taille puisse y tenir à peu près à l'aise, le moment de discuter avec le juge d'instruction.

Fort heureusement, le séjour qu'on y fait n'excède pas la demi-journée, car j'affirme, étant donné la puanteur qui s'exhale d'un tel lieu, qu'il serait impossible d'y vivre plus longtemps.

Ce n'est plus douze pas que l'on peut faire entre les murs des cellules, mais sept tout au plus. Les murailles sont d'une teinte grisâtre, teinte obtenue par la superposition d'une multitude de dessins, d'inscriptions au crayon.

Là, les amateurs de *graffiti* peuvent s'en donner à cœur joie, car nul ne les inquiète.

Ces inscriptions, ces dessins étaient tous semblables à ce que l'on est accoutumé à rencontrer en de pareils endroits.

Malgré le temps écoulé, je me souviens nettement du libellé de l'un d'entre eux, car celui qui l'avait rédigé semblait avoir obéi au besoin de libérer sa conscience.

Ce *graffito* était ainsi conçu :

« Je soussigné déclare avoir donné des renseignements pour faire fabriquer un ami qui m'a nourri et rincé pendant plusieurs jours. Malheur à moi s'il me tient un jour, lui qu ses copains !

« Signé : François Darel. »

Il en est un, répété un nombre incalculable de fois, qui se trouve là à sa véritable place, dans cette antichambre puante de l'instruction, avertissement célèbre dédié par un criminel de marque à ceux qu'un juge curieux s'efforcera de faire parler :

« N'avouez jamais »

On en retrouve le pastiche sous cette formule plus énergique :

« La ferme ou la crève ».

Pour n'avoir pas suivi ce conseil pourtant si véhémentement et si fréquemment répété, un anonyme constatait sa sottise de cette manière presque touchante de naïveté :

« J'ai avoué, je suis fou ! »

L'obsession dominante, spéciale, semblait-il, de la plupart de ceux qui sont passés en cet endroit, paraît être le souci d'une prudente discrétion.

Ils savent que la porte de la cellule ne s'ouvrira que pour monter, tenus par la laisse d'acier du cabriolet, dans le cabinet où « leur » juge d'instruction les attend.

La Conciergerie, la prison de Marie-Antoinette, marque la dernière étape, celle du « commencement de la fin », ainsi que le disait, avec un rictus qui voulait être un sourire, un vieux cheval de retour qui savait sa place gardée sur le *La-Martinière* pour la prochaine croisière.

Avec ses murailles épaisses comme celles d'une forteresse, elle laisse l'impression d'une cave formidable.

Dans la cellule où règne un silence monacal, filtre perpétuellement, quelle que puisse être l'ardeur du soleil, un demi-jour qui renforce encore cette impression. La nuit, c'est toujours et encore l'atroce supplice de l'électricité.

On sort de là, après avoir gravi un étroit escalier de pierre en colimaçon, pour comparaître devant les jurés, les douze hommes qui doivent décider de votre sort.

Lorsque je réintégrai ma cellule, j'étais un condamné.

De la formule du jugement, je n'avais retenu que ces mots qui résonnaient dans mon crâne comme des balles de plomb qui s'y seraient entre-choquées :

— Cinq ans de réclusion.

— Allons, me dit le gardien qui me reboucla dans ma cellule, vous êtes jeune, fort, plein de santé. Cinq ans, ça se tire. Et puis, il y a la conditionnelle.

Tout en parlant, il me regardait de la tête aux pieds, comme pour bien prendre ma mesure.

Je levai les yeux sur lui, et, en entendant sa voix cassée, en voyant ses épaules voûtées, ses yeux clignotants, j'eus l'impression que cet homme était plus prisonnier que moi, que, pour lui, ça ne se tirerait jamais.

III

Sous l'habit de droguet.

Un passionnel, un incendiaire et deux cambrioleurs, vont embarquer avec moi

dans le wagon-cellulaire qui dresse sa masse noire dans l'isolement d'une voie de garage.

Nous allons certainement vers la même destination, une maison de force dont on a négligé, bien entendu, de nous indiquer le nom, mais le souci de curiosité ne semble pas nous tourmenter ni les uns ni les autres.

Revêtus de nos habits civils qui nous avaient été retirés au lendemain de notre condamnation, les fers aux mains, nous montons dans le wagon, le cercueil perpendiculaire, dans lequel il est impossible de se lever, de se tourner.

Deux gardiens s'installent dans le couloir, ferment les portes et, sans que nous ayons par trop attendu, une locomotive nous emmène.

Heurts brusques, coups de tampon, stridence de la vapeur qui fuse dans la cloche du sifflet, et nous voilà enfin partis vers notre destin.

Dix fois, vingt fois, au cours de la journée, les mêmes manœuvres se renouvelleront, avec des entr'actes si longs que nous pensons à un oubli total, définitif des hommes.

Seules, les voix de nos gardiens qui, eux, tuent le temps en ingurgitant des litres de gros rouge et en bâfrant du saucisson, nous maintiennent dans la réalité. Le château vers lequel nous nous hâtons si lentement n'est pas celui des rêves.

Partis à l'aube, nous reprenons contact avec le sol presque à la tombée de la nuit. Nous devons être loin de Paris. Pas tellement, à trente-neuf kilomètres seulement.

— L'omnibus de ces messieurs, goguenarde un de nos gardiens.

Devant nous, se dresse une réduction de wagon cellulaire montée sur quatre roues, attelée d'un cheval gris pommelé (1), conduite par un cocher engoncé dans une grande blouse, portant képi noir à étoile bleue, la cocarde de l'Administration.

La voiture cahota sur des pavés rugueux, roula silencieusement sur le sable d'une allée, puis stoppa définitivement.

— Descendez ! Par ici !

Les deux commandements se succèdent sans intervalle, proférés par un géant moustachu enveloppé dans une capote de drap bleu sombre à boutons d'étain.

Avec une habileté qui décèle une longue pratique, il a libéré nos poignets des chaînes qui les enserrant.

Et, derrière lui, nous voilà partis à travers un silencieux labyrinthe de pierre.

Brusquement, je me retourne. Je suis seul avec mon gardien.

— Entrez !

Une porte s'ouvre, se referme et me voilà éliminé à mon tour. La cellule vient de me happer à nouveau, une cellule au parquet de bois, nue et froide, sans lit, sans rien.

C'est sur ce parquet que je vais m'étendre et passer la nuit, mon veston roulé en boule sous la tête en guise d'oreiller.

Quand vint le jour, la porte de ma cellule s'ouvrit et je repris en sens inverse le même chemin que la veille, sur les pas du même gardien.

Un coup de cloche retentit et presque aussitôt le bruit d'une masse de sabots heurtant les dalles de ciment emplit les couloirs de l'immense maison silencieuse. Peu à peu, il diminua pour s'éteindre tout à fait.

Cloche, sabots, tels sont les deux bruits caractéristiques de la Centrale qui retentissent toujours, sempiternellement aux mêmes heures.

Le gardien qui m'accompagnait ouvrit une porte que je franchis sans attendre son ordre. Je me trouvai dans une grande salle claire où mes compagnons de la veille m'avaient précédé.

On n'attendait certainement que moi pour commencer, car, dès mon arrivée, un fourrier, dont les manches s'ornaient d'une baguette d'argent, nous commanda :

— A poil !

Le langage des prisons est bref autant qu'impératif.

Jetés sur le carrelage, nos habits civils passèrent aux mains d'un auxiliaire qui les fouillait minutieusement, palpait les doublures d'une main experte.

La fouille terminée, le fourrier procéda à l'estimation, portant soigneusement sur un registre : six francs pour un complet, deux francs pour une paire de souliers, et le reste à l'avenant.

Prévoyante et honnête, l'Administration tenait à pouvoir nous indemniser en cas de perte de notre *frusquin*, au jour lointain de notre libération.

JEAN NORMAND.

(Suite page 14.)

(1) Ce matériel a été remplacé tout récemment par des autos.

Vue générale de la prison centrale de Melun.



Le travail terminé, il annonça simplement à un gardien qui me fit signe de le suivre : « 13^h, 25, à ».

parlent. De petits coups discrets retentissent dans les cloisons. Un homme appelle un autre homme.

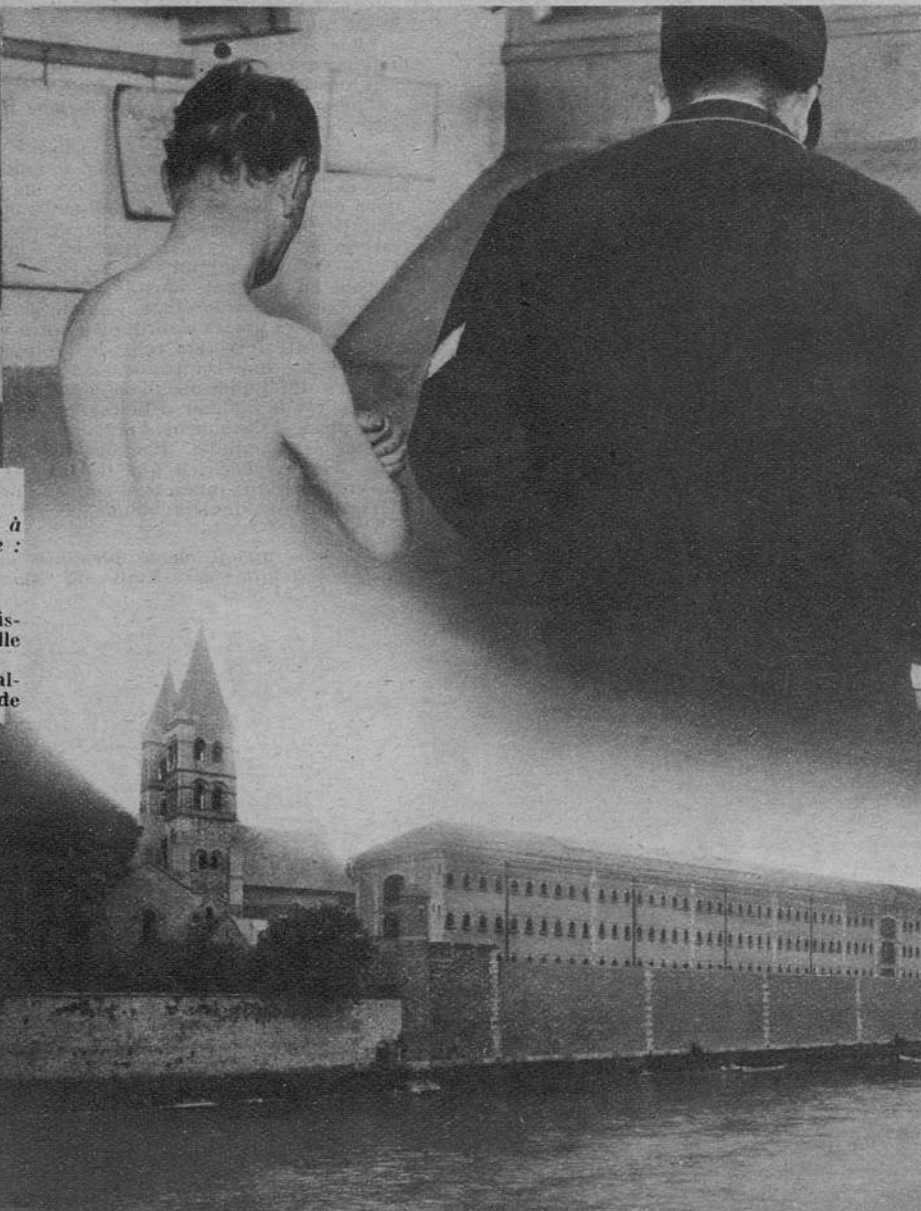
Un coup pour la première lettre de l'alphabet, deux pour la seconde, et ainsi de suite.

Cela devient d'une effarante complication, sans compter les risques si l'on est surpris.

Quelquefois, une voix stridente déchire le silence, jetant aux échos de la morne bâtisse un cri de désespoir :

— Courage et du sang !

Telle fut ma première expérience de la prison. Elle allait se poursuivre, et dans des conditions plus dures encore, pendant mil huit



La dame de pique et ses compagnes.

La pièce dans laquelle je pénétrai était octogonale; aux murs pendaient de lourdes draperies de velours noir; un tapis à damiers noirs et blancs, imitant les dalles des temples japonais, étouffait le bruit des pas.

Pas de lustre, mais, sur une sorte de table basse à pieds d'aluminium, une grosse boule de verre emprisonnait une ampoule électrique dans ses parois teintées de jade.

Cet aquarium lumineux dégagait une clarté glauque qui recouvrait les choses et les visages d'une teinte fantomatique. Sur le guéridon je distinguai une coupe de cristal remplie de sable blanc, un paquet de cartes oblongues qui me semblèrent être des tarots et deux poignards malais.

La table séparait deux fauteuils, dont l'un s'encadrait de torchères d'argent d'où l'encens répandait une odeur lourde et funèbre.

Philippine m'indiqua un siège. Je m'y jetai en frissonnant :

— Bigre, c'est macabre ici... Une ambiance pour faire parler les morts.

— C'est à peu près cela, me répondit-elle en désignant les tarots sur la table. Tu es ici dans le sanctuaire, où, si tu préfères, le cabinet de consultations de la grande devineresse hindoue Ilonka dont le portrait figure dans tous les magazines mondains.

Elle ajouta avec un sourire ironique :

— En réalité, Ilonka est roumaine. Seul le serviteur qui, dans la journée, accueille les visiteurs est un Hindou authentique. Mais Ilonka sait nager, une aventure sentimentale l'ayant conduite au Pendjab, elle y a pris le ton et les manières qu'il faut quand on veut frapper les imaginations. Cela et le costume aidant, je te jure que tu la prendrais pour quelque divinité des bords du Gange.

— Et elle prédit réellement l'avenir ?

— Soyons juste : elle possède une grande faculté d'intuition qui lui permet de deviner la psychologie de ses clientes, ou de ses clients, car elle en possède aussi, et même du grand monde. C'est un de ceux-ci qui lui donna l'idée de la véritable façon de gagner largement sa vie en exploitant les vices de ses contemporains.

— Elle n'est donc pas seulement voyante ?

— Mais non. C'est la moindre de ses activités.

« Un jour, Jacques L..., l'homme qui revendiqua la couronne du Sahara, vint la consulter. Il était venu lui demander les moyens de se procurer des femmes aptes à lui donner des plaisirs spéciaux qu'il aimait. Le faux empereur ne rêvait en effet que d'obtenir de femmes de la plus haute noblesse ce que lui avait refusé la dernière des filles du trottoir. Cette demande donna à Ilonka une magnifique idée. Elle s'en fut rôder autour des studios cinématographiques et finit par y découvrir ce

(1) Voir *Police-Magazine*, n° 213.

qu'elle désirait en la personne de Marise L... Une grande fille blonde que je te présenterai tout à l'heure.

« Marise, à l'époque, était une de ces jeunes filles au passé déjà trouble et qui sont prêtes à tout en échange d'une vie facile. Elle figurait vaguement dans quelques films à épisodes.

« Ilonka avait fait sa connaissance dans un café voisin du studio et, quelques verres d'alcool aidant, n'avait pas tardé à recueillir les confidences de la jolie fille, déceptions et ambitions comprises. Ce fut alors qu'Ilonka lui révéla sa profession. Or je ne sais si tu as déjà remarqué combien chaque être qui se trouve dans une situation médiocre est désireux de voir se soulever pour lui un coin du voile qui nous masque l'avenir.

« Seul, bien entendu, le prix élevé de la consultation faisait hésiter Marise. Mais Ilonka, bonne fille, s'offrit à réduire exceptionnellement — et par amour de l'art — son tarif habituel.

— Et les tarots révélèrent ?

— Que Marise allait sous peu connaître un très important personnage, susceptible de la faire devenir une étoile au firmament du septième art à la condition qu'elle n'hésitât pas à lui faire goûter, en échange, les joies du septième ciel.

« Quelques jours plus tard, Ilonka s'arrangeait pour que Marise et L... se rencontrassent dans son antichambre.

« Après quoi elle dit au vieil excentrique qu'elle avait, à dessin, fait pénétrer le premier dans le sanctuaire où nous sommes :

« — Mon cher vous n'avez pas été galant. Vous étiez dans mon salon avec la vicomtesse de B..., une femme charmante et de la plus vieille noblesse. Elle vient me confier ses déboires conjugaux et vous ne lui avez même pas cédé votre tour. »

« L... se confond naturellement en excuses. L... parti, Ilonka dit à Marise :

« — Ma chère, j'ignore si ce que je vous ai prédit se réalise, mais le monsieur qui était en face de vous tout à l'heure est parti fort impressionné par votre beauté. C'est un millionnaire ambitieux qui cherche la femme idéale ; seulement je dois vous prévenir qu'il n'y a que les femmes de la noblesse qui l'intéressent. Ruinées, veuves ou divorcées, peu lui importe, pourvu qu'elles aient un blason. Je vous présenterai donc comme étant la vicomtesse de B..., si cela vous est égal ; l'essentiel est de vous montrer femme du monde, mais très... passionnée, n'est-ce pas ? Jouez bien votre rôle et je vous prédis la vedette dans un film que vous commanditez. »

« Huit jours plus tard, l'affaire était dans le sac... ou plutôt dans le lit.

Mais l'heure était venue de monter rejoindre Ilonka, qui commençait ses réceptions à minuit. Nous entrâmes d'abord, en passant, dans une sorte de loge d'artiste.

— C'est ici que l'on transforme les petites femmes qui ont du chien en grandes dames titrées. Chaque nouvelle venue fait dans cette pièce un stage d'élégance et de maintien, car la spécialité de la maison est qu'on n'y rencontre que des femmes « nobles » après minuit.

Tout en devisant, nous avions atteint le palier du deuxième étage. Comme en bas, trois doubles portes s'offrirent à notre vue. Ce fut cette fois vers celle de droite que s'achemina ma compagne. Au moment d'ouvrir, Philippine me glissa dans l'oreille :

— C'est le boudoir d'Ilonka.

La pièce était également octogonale, mais tendue de jonquille. Pas de meubles, à part une psyché; rien que des divans et des coussins. Aux murs, trois coupes d'onix déversent une lumière blonde.

Le costume aidant, on la prendrait pour quelque divinité des bords du Gange.

VICES de PIX

La jolie femme aux yeux un peu énigmatiques à qui Philippine me présente est une brune à la peau ambrée, aux lèvres couleur de fruits mûrs. Sous le crêpe de Chine qui l'enveloppe, on devine un corps parfait, aux contours voluptueux.

La façon seule dont elle croise les jambes est une invitation à l'amour.

Quand les présentations sont faites, la voyante me dit, avec cet accent à la fois rude et chantant qu'ont les Roumaines, que Philippine a dû me mettre au courant des services qu'on attendait de moi. Je fis un geste d'ignorance :

— Eh bien, reprit-elle, avant de vous exposer ce dont il s'agit, visitez donc la maison.

Puis se tournant vers ma compagne :

— Vous pouvez commencer par la dame de cœur.

Nous revînmes sur le palier et, de là, pénétrâmes dans un couloir sur lequel ouvraient quatre portes. Tournant à gauche, Philippine longea un cloison.

Au bout de cet étroit boyau, se trouvait une issue qui se confondait avec la décoration murale, et qu'aucune poignée d'accès ne révélait. Mais Philippine connaissait le système qui l'actionnait, car, deux secondes plus tard, nous nous trouvions dans un passage orienté de la même manière que le premier couloir.

Il présentait toutefois cette différence qu'aucune porte de chambre n'en trouait la muraille, à laquelle étaient suspendus quatre petits tableaux évoquant des scènes de la vie vénitienne.





Chacune des jolies femmes qui se trouvaient dans l'un des salons portait à l'endroit où les puritains placent une feuille de vigne un cœur, un trèfle ou un carreau.

Alors Philippine m'expliqua :
— Chacun de ces tableaux désigne l'une des quatre pièces dont tu as vu les portes dans le couloir.

— Ah, ah ! dis-je, je commence à comprendre : ces aquarelles sont des fenêtres ouvrant sur certaines visions d'art...

— A l'abri de ces toiles, des trous sont pratiqués dans la cloison. De l'autre côté des masques indous, dont ils sont les yeux, les dérobent aux regards.

Tout en parlant, elle avait décroché le premier des petits cadres qui, représentait le pont des Soupirs, et, me désignant l'espace de judas qu'il masquait :

— Voici la « dame de cœur », murmura-t-elle.

Carreau, trèfle, pique... Successivement les autres aquarelles me livrèrent leur secret et je compris enfin le sens de ces appellations d'un genre nouveau.

Chacune des jolies femmes qui se trouvaient dans l'un des quatre petits salons portait une robe légère, avec, à l'endroit où d'ordinaire les puritains placent une feuille de vigne, un cœur, un trèfle, un pique ou un carreau brodé avec des soies conformes aux couleurs des cartes à jouer.

— Cette maison de sensations ne compte que ces quatre pensionnaires ?

— Non pas. Nous y passons toutes, à tour de rôle. Puis, quand la passion du client semble s'émousser, nous disparaissions en écrivant à notre conquête que nous avons été enlevée par une femme ou par un ancien ecclésiastique, afin de piquer leur imagination déréglée.

— Et que gagnez-vous à ce trafic ? Car enfin une femme du monde ne se paie point comme une professionnelle.

— Nous recevons des cadeaux, fourrures, bijoux... Seule Honka se fait payer, et très cher, sa complaisance.

A ce moment, une voix d'homme se fit entendre derrière la cloison. C'était une sorte de chant égrillard en patois italien.

— C'est chez la dame de trèfle, murmura Philippine, autrement dit chez la capricieuse marquise de R... Pour la rencontrer, un Corse célèbre vient ici chaque nuit. Tiens, regarde-le, c'est l'heure où il est ivre des cocktails qu'il s'est préparés en y ajoutant, en guise d'angustura, quelques gouttes du parfum de sa bonne amie.

Par l'ouverture, je l'aperçus dans le costume que Dieu nous donne pour venir au monde. Il discourait avec un sérieux comique, adoptant des poses napoléoniennes ; je distinguais nettement quelques bribes de phrases :

— Hein ? Croyez-vous que je ferais mal en dictateur ?... Le peuple, je sais ce qu'il faut lui donner...

A ce moment, la « marquise » s'approcha de lui et, en riant, le coiffa d'un seau à champagne.

— Je me demandais, murmurai-je, ce que penseraient ses partisans s'ils le voyaient en cette tenue...

Philippine haussa les épaules :
— Tu n'as encore rien vu. Ce qui est beau, c'est quand tous ces excités communient dans la même orgie. Alors ce sont des bacchanales indescriptibles.

« Figure-toi qu'une de ces dernières nuits, par exemple, un homme d'Etat américain eut la fantaisie de jouer au Peau-Rouge avec sa petite amie. Sais-tu ce qu'ils ont fait ? Ils ont pris un bain de cherry-brandy. Oui, mon petit, cinquante bouteilles ! y ont passé. On a été obligé d'envoyer quelqu'un dans un restaurant de nuit de la rue d'Armaillé pour chercher des flacons de secours. Tu parles d'une addition !

« Ça c'est de la vraie noce... Mais je te le redis, n'est pas admis qui veut. Tout se passe par relations. Les hommes qui viennent ici le racontent dans leurs cercles et, comme ils sont tous « de la haute », nous ne craignons pas la police.

« Et maintenant retournons près d'Honka. Elle te dira ce qu'elle attend de toi. Moi, pendant ce temps, je vais redevenir Lily de Sergy et aller retrouver mon amateur qui doit m'attendre au jardin japonais.

— Jardin japonais ?
— Une autre de nos petites spécialités. Nous en avons bien d'autres, que tu verras sans doute plus tard, si tu acceptes les offres d'Honka.

La grande maîtresse de ce temple du vice m'attendait, allongée sur un divan.

Près d'elle un phono, pourvu d'une aiguille de bois, rythmait en sourdine le Chant hindou de Rimsky-Korsakow et cela achevait de parer cette femme énigmatique d'une irréalité et troublante poésie.

— Asseyez-vous et écoutez-moi, me dit-elle. Il y a plusieurs petits services que vous pourriez me rendre.

« Ma clientèle se compose surtout de névrosés qui ont des idées spéciales sur l'amour et ses prêtresses. Il importe donc avant tout de ne pas leur enlever leurs illusions. S'ils s'imaginaient rencontrer ici des femmes quelconques, ils n'y viendraient pas. Le piment qui les attire réside dans ce détail qu'ils croient être mis en présence de femmes du monde venues, comme eux, chercher des sensations.

« C'est ainsi que tous les « trucs » sont bons pour les laisser dans leurs illusions. Dernièrement, j'ai eu l'idée d'habiller une de mes habituées en femme de chambre, elle raconta à celui qui l'attendait qu'elle avait quitté sa demeure de l'avenue Foch

par l'escalier de service et qu'elle avait revêtu l'uniforme de sa camériste pour donner le change, mais que le chauffeur, qui sans doute en pinçait pour la bonne, avait, trompé par les apparences, voulu la violer. Elle n'avait acheté son silence qu'en lui cédant au fond du garage, entre une magnéto hors d'usage et un lot de pneus dégonflés !

« Il faut voir ces misérables sadiques écouter avidement ces histoires. Aucun aphrodisiaque ne produirait pareil effet.

« Malheureusement, j'éprouve maintenant beaucoup de difficultés pour renouveler mon lot de femmes, celles que j'appelle mes « munitions de plaisir ». Je commence à être trop connue. Il me faudrait un agent recruteur. Or il me semble que vous êtes, d'après ce que Philippine m'a dit maintes fois de vous, que vous êtes parfaitement taillée pour jouer ce rôle.

« Votre tâche consisterait à rôder du côté des ateliers de couture, des parfumeries de luxe, des studios, enfin partout où les employées sont jolies.

« Par ces temps de chômage, nombreuses sont celles qui vont se présenter inutilement. C'est la sortie de celles-là qu'il faut guetter. Elles sont lasses, mornes, découragées... A vous alors d'entrer en relations et surtout de leur inspirer confiance. Toutes ces petites sans travail voudraient bien savoir de quici demain sera fait ; vous leur suggérez alors qu'une de vos amies prédit étonnamment s'avenir... Une fois qu'elles sont ici, je m'en charge.

« Vous aurez aussi à compiler le Bettin mondain pour relever les noms de grandes dames du noble faubourg, avec leur jour de réception, leurs châteaux... Nous prenons ensuite des renseignements sur la manière de vivre de chacune d'elles, ce qui permet à mes pensionnaires de se mettre dans la peau de leurs personnages. Toi as les faits contrôlables paraissent exacts.

« Je voulais enfin, poursuivis Honka, vous demander si de votre vie aventureuse vous n'aviez pas conservé quelques anecdotes croustillantes ; elles pourraient augmenter l'anthologie de mon jardin japonais.

— Mais qu'est donc ce jardin dont m'a déjà parlé Philippine ?

— Il s'agit d'un jardin d'hiver pour anor-

maux.
« Là se réunissent des vieillards impuissants qui n'éprouvent plus qu'un seul plaisir : caresser un corps de femme nue pendant qu'on leur raconte des histoires piquantes ! La drogue et le récit d'un vice quelconque leur servent de stimulants.

Là-dessus Honka se leva et ajouta :

— Réfléchissez à ce que je vous ai demandé... Mais soyez discrète... Et revenez me voir un soir prochain vers les dix heures, car, après minuit, je m'appartiens très difficilement.

Quelle troublante bacchanale cette femme préside-t-elle au delà de la vingt-quatrième heure ? Le saurai-je jamais ? Les nuits de Paris sont de mystérieuses boîtes à surprises au seuil desquelles veille un sphinx éternel : la Femme.

MARIA VAN LEN DE GHEM.

Au-dessous : Ce sphinx éternel : la Femme.



A gauche : Ils ont pris un bain de cherry-brandy. Cinquante bouteilles y ont passé.



C'ÉTAIT à Neunkirchen, cité des mines, s'il en fut, dont la forêt toujours fumante des cheminées s'essie à rivaliser en hauteur avec les pinèdes qu'une nature chiche a plaquées sur les collines de charbon qui emprisonnent les coronas.

Ici, la bataille entre les rouges et les bruns est peut-être plus âpre que partout ailleurs. Elle est aussi plus silencieuse, les visages ont emprunté aux ponts transbordeurs, aux hauts fourneaux et aux grues, leur aspect rébarbatif, dur, fermé. Le ciel même s'est obscurci.

C'est un combat de chaque instant où la générosité n'a rien à voir. Le divorce s'est prononcé tout seul. Côté rouge, on promène des pancartes représentant Adolf Hitler, manches retroussées, du sang jusqu'aux coudes, hache au poing. Il y a un billot avec, dessus, la tête exsangue d'un ouvrier allemand. Des lettres flamboient, crèvent les yeux : *Willst Du das? Dann wähle Hitler!* « Veux-tu cela? Alors vote: Hitler! » Pas besoin de plus long programme. Et le misérable cortège des forçats du sous-sol de la Ruhr et de Westphalie, que la terreur a contraints à se réfugier en cette région, suit farouche et prêt à tout.

La Sarre est le dernier refuge des libertés germaniques, semblent-ils vous jeter à la face.

Côté brun. Vous pensez bien qu'une manifestation du Front de la Liberté déclenche sur-le-champ un défilé nazi. Toutes les formations paramilitaires dont je vous parlais la dernière fois sont là, au grand complet, avec leurs *Scharen*, leurs *Sturmen* et leurs *Standarten*. A croire qu'il en hisse des entrailles de la terre! A cause de M. Knox, et de la Commission gouvernementale, les beaux uniformes sont restés à la maison, sauf, peut-être, les casquettes, que l'esprit le moins malin identifierait sans hésiter aux képis carrés des Sections d'assaut de feu l'infortuné colonel Röhm. Les armes? Bien sûr que non! Cependant, nul n'oserait jurer que sous les vareuses... Après tout, une buffleterie, un étui se portent aussi bien en dessous qu'en dessus. Affaire de goût... ou de circonstances. Et puis, Sarrebrück

(1) Voir *Police-Magazine* nos 212 et 213.

L'arrivée des contingents anglais à Sarrebrück prend à la fois la valeur d'un symbole et d'une mesure de détente. (M. P. P.)



et les contrôleurs de la Société des Nations sont si loin...

Quoi qu'il en soit, les coups de sifflet des chefs de file remettent de la discipline dans les rangs, comme s'il s'agissait d'une troupe et non d'une manifestation. Il y a aussi les fifres et les tambours. L'harmonie n'est pas interdite. Il y a enfin les brassards et les drapeaux écarlates, au cercle blanc sur lequel se détache en noir la croix gammée. Au commandement bref des *fürher*, les mains claquent sur les hampes comme sur la crosse des mausers.

Des bannières et des inscriptions : *Ce qu'il nous faut, c'est la discipline, l'anéantissement des Juifs et le châtiement des traîtres! Ou encore: Quoi que fassent nos ennemis, la Sarre sera allemande et hitlérienne!*

Combien sont-ils, cinq, dix, vingt mille? Les rues grouillent, bourdonnent, et les talons martèlent rageusement le pavé. Toute la ville a pavoié aux couleurs du jour. Où s'en sont-ils donc allés, les milliers de gueules noires qui, ce matin, clamaient leur foi en le résultat final et leur confiance dans le Front de la Liberté?

Si vous posez cette question, c'est que vous n'avez pas encore entrevu tout le côté tragique de la situation.

A mesure que la date approche, les Sarrois deviennent plus nerveux. Mais il faut savoir se composer un masque, attendre, ronger son frein et ne rien dire. Et surtout il importe de ne pas se laisser aller à un mouvement inconsidéré qui n'aurait pour résultat que de mettre le feu aux poudres. Conçoit-on chose pareille? Les rouges font le vide lorsqu'ils s'assemblent sur la place publique et, à l'heure que les bruns gargarisent leurs oreilles des *ra* et des *fla* de leurs tambourins, les rouges se serrent, lèvres et poings crispés, qui dans les cours, les maisons du peuple, qui encore dans les caves. Chacun s'efforce d'éviter le conflit, car chacun sait qu'il entraînerait à des conséquences absolument imprévisibles. Imaginez deux colosses : ils savent qu'un jour ou l'autre il leur faudra en découdre, ils s'y préparent même. Mais, pour l'instant, ils s'observent, se jaugent, se soupèsent du regard.

Il est certain, à cet égard, que l'arrivée des contingents anglais à Sarrebrück prend à la fois la valeur d'un symbole et d'une mesure de détente. Néanmoins, ceux qui ont vu, ceux qui savent, ne doutent pas qu'il ne s'agit là, précisément, que d'une détente, d'une simple et brève détente : une casserole d'eau jetée sur un brasier ardent.

Tout le monde a intérêt de laisser parler les urnes : les nazis qui se croient sûrs de la docilité d'une population maintenue depuis deux ans sous une frayerie sans nom et les partisans du *statu quo* qui pensent, non sans raison d'ailleurs, que le scrutin secret peut et doit briser le cercle de terreur.

Tout l'intérêt de la pièce réside dans les actes qui vont suivre. Nous n'en sommes encore qu'au premier.

S'ensuit-il que nous n'assistons pas parfois à des empoignades un peu plus sérieuses que ces manifestations de rue? Nullement! Et il n'est pas de jour qu'on ne se batte. Mais cela se passe dans la coulisse, silencieusement, bouches closes et muscles détendus. On trouve des gens assommés, d'autres qui se sont noyés, d'autres encore qui rentrent chez eux la face tuméfiée, les membres rompus. Que leur est-il donc arrivé? Ne comptez pas sur eux pour vous renseigner.

Si l'on avait du temps de reste, il est un moyen d'information étonnant qui permettrait d'établir une statistique à peu près juste. Ce serait de consulter les pharmaciens. Je me suis laissé dire que ces derniers doubleaient leurs capitaux rien qu'à vendre du taffetas, de la gaze et de la teinture d'iode. Il y a aussi les médecins, mais, depuis qu'un circonspect gentleman a logé une balle dans la nuque à l'un d'eux pour la seule raison qu'il n'avait pas su tenir sa langue au sujet d'une de ces interventions privées comme les esculapes sarrois en pratiquent quelques-unes en ce moment, il me paraît

Est-ce contre ces auto-mitrailleuses britanniques que les nazis sarrois — repérés par notre collaborateur — s'entraînent sous le couvert de la forêt rhénane? (I. P. S.)

inutile de leur demander de jouer les indiscrets au péril de leur vie.

Or, à Neunkirchen, j'avais eu, cet après-midi-là, deux conversations, ma foi! assez édifiantes.

La première, avec un authentique *Standarte-führer*, quelque chose comme un colonel de régiment hitlérien. Un garçon, long comme un jour sans pain, maigre et droit comme un poteau télégraphique, mais dont le corps offrait cette particularité qu'il était cocassement surmonté d'une tête en bille de billard, rasée de la nuque au menton et plus large que les épaules qu'elle érasait de tout son poids.

A part cela, courtois et déferent et je dirais même aussi aimable qu'un homme qui occupe une telle station sociale chez les nazis peut l'être vis-à-vis d'un vulgaire *Welche* de mon espèce.

Il n'avait su résister au plaisir de me faire admirer l'uniforme qu'il venait de se commander. Un splendide uniforme de *Standarte-führer* à écussons argentés, épaulettes avec tresse, collet à liséré or et argent et képi à bandes rouges. Il paraît que culotte de peau, bottes et brassard compris, il n'en coûte pas plus de 450 francs. A ce compte-là, je comprends l'amour qui porte les Allemands vers la passementerie et la buffleterie. D'ailleurs, ici, le tailleur envoie toujours la note au trésorier du *Deutsche Front*.

— Pourquoi me montrez-vous cette merveille? Vous suis-je donc sympathique? lui avais-je demandé.

Il avait répondu par un petit gloussement qui donnait à sa pomme d'Adam l'allure d'un ascenseur détraqué. Je pensai d'ailleurs qu'il avait agi par vantardise ou mieux en manière de défi. Mais je n'en laissai rien paraître.

— Si je vous suis sympathique, satisfaites à ma curiosité. Introduisez-moi dans l'ancre, je veux dire faites-moi assister à ces manœuvres, à cette répétition du *putsch* dont on affirme partout que vous poursuivez secrètement la préparation.

Pris au dépourvu, il sursauta : — Voulez-vous donc que l'on vous fasse sauter la cervelle et à moi pareillement?

Cet aveu spontané, vous vous en doutez, me mit l'eau à la bouche. Pourtant, cette fois, je ne poussai pas plus avant. C'eût été d'ailleurs parfaitement inutile.

L'autre conversation, maintenant. Je venais de finir ma chope de bière dans un de ces bistrotts comme ils s'en trouvent dans tous les centres miniers et, maussade, j'écrasais le bout de ma cigarette sur la porcelaine d'un cendrier-reclame quand un homme que je ne connaissais pas, un ouvrier sans doute, passa derrière moi, se tint debout et me souffla dans le dos :

— Quel hôtel habitez-vous?

J'hésitai, puis je lançai un nom. — Parfait! Ce sont des amis. Rentrez chez vous. Dans une heure quelqu'un frappera à votre porte.

Dans ce métier, il ne faut s'étonner de rien. Je savais que mes moindres allées et venues étaient surveillées. Ainsi, durant mon séjour à Sarrebrück j'avais remarqué, sous le hall de l'hôtel, une « permanence » que rien, ni le temps, ni les réflexions ironiques ne décourageait. Ils étaient trois ou quatre enfoncés jusqu'aux épaules dans les profondeurs des fauteuils de reps. Tous inspectaient de la tête aux pieds les voyageurs par-dessus leurs journaux et les détaillaient d'un air faussement indifférent à travers la fumée de leur cigarette. L'étranger le moins averti eût, sur-le-champ, compris à quel genre de « curieux » il avait affaire.

Ici, à Neunkirchen, l'hôtel m'avait été spécialement recommandé. Une banderole à la croix gammée barrait la fenêtre de ma chambre, mais mon hôte s'en était excusé en ces termes :

— Je suis obligé d'être très prudent... comme tout le monde. Il faut donner le change si l'on veut éviter les sévices. L'autre semaine, l'un de mes clients s'est fait traquer à deux pas de la maison du Front de la Liberté. Or, on m'a interdit de le laisser sortir avec son pansement, pour éviter les commérages. Je ne suis même pas sûr de mon vieux personnel.

A l'heure dite, on frappa. C'était un grand garçon blond de vingt-cinq ans environ, avec des yeux luisants dont l'éclat décelait à la fois beaucoup de fierté et de détresse contenue.

— En somme, résumais-je après dix minutes de discussion, vous me proposez une chose qui n'est pas sans risque et vous ne pouvez m'offrir aucune espèce de garantie.

— Si! ma sincérité. — Je veux y croire, bien qu'en ce pays, actuellement...

« Et, repris-je, vous êtes tout à fait certain de me faire assister au spectacle promis? »

Son regard aigu ne lâchait plus mes yeux.

— Écoutez, dit-il enfin. J'avais quatorze ans et une famille : un père, deux frères, des ouvriers... Moi, à quinze ans, le chômage m'avait exilé par ici. Je gagnais ma vie sur le carreau des mines. Eux étaient restés au pays, à

Mais M. Max Braun, chef des antihillé riens, n'est pas décidé à succomber sans résistance. (Rap.)





Au centre : Neunkirchen et sa forêt fumante de cheminées. La bataille entre rouges et bruns y est plus âpre que partout ailleurs.

Ci-contre : M. Piro, führer du front allemand, harangue ses troupes... (Rap)

Dusseldorf. Il y eut le mouvement séparatiste, pour la Libre Rhénanie, le 30 septembre 1923, un lieutenant de la Schupo, nommé Sohl, ancien officier de la Marine et chef d'un corps franc crut le moment venu de se distinguer. Débouchant avec ses centurions de la Muhlenstrasse, il fit ouvrir un feu nourri sur une manifestation de patriotes rhénans. Mes deux frères étaient en tête du cortège. Ils tombèrent les premiers. Des femmes, des enfants furent piétinés. D'autres, affolés, sans défense, firent le saut dans un grand lac du jardin public du « Hofgarten » où ils se noyèrent. Mon père était de ceux-là.

« Puis, déchaînés, les terroristes de Sohl, se ruèrent à travers la ville sous le regard de quelques inspecteurs français, impuissants et débordés. Ma mère sortait des grands magasins Tietz avec d'autres femmes, d'autres hommes. Mains en l'air, ils furent tous conduits à la caserne de la Muhlenstrasse.

Otto Kress — c'était le nom sous lequel s'était présenté mon étrange visiteur — ferma les yeux et parut se recueillir un instant.

Je n'eus garde d'interrompre le silence survenu entre nous.

Soudain, il se leva, fit quelques pas dans la chambre, alla soulever d'un doigt le rideau de la fenêtre, plongea son regard dans la rue et, revenu près de moi :

— Alors, voilà ! J'ai appris tous ces détails bien plus tard. J'ai grandi en même temps que grandissait l'hitlérisme. Aujourd'hui, je pense que cela va recommencer en ce coin de terre, le seul où nous étions encore tranquilles. Il ne faut pas que cela soit ! La vérité doit être connue de tous, malgré la censure nazie et la terreur. Je vous dis qu'ils préparent une nouvelle boucherie. Et vous devez me croire. Je n'appartiens à aucun parti, pourtant, chaque fois que Max Braun a fait appel à moi, j'ai répondu : présent. Des missions de confiance, une besogne d'information... J'ai souvent passé la frontière. Dans la région de Trèves, c'est plein de troupes irrégulières. Elles s'entraînent activement. Je vous les ferai voir. Vous rapporterez chez vous ce que vous aurez vu, pas autre chose. Si la France nous abandonne, eh bien ! ce sera comme à Dusseldorf, en 1923...

Je voulais en avoir le cœur net.

— Ma foi, dis-je, vous me plaisez. J'accepte ! Mais, dites-moi... votre mère ?

— Ah ! oui, ma mère. Aucune des personnes emmenées à la caserne de la Muhlenstrasse n'en est jamais ressortie...

« Lorsque la cavalerie française arriva sur le théâtre de ce monstrueux attentat il n'y avait plus que des morts.

..

Il fallait être fou pour remettre son sort entre les mains d'un garçon à proprement parler inconnu. Mais la seule raison pour laquelle un reporter arrive quelquefois à étonner ses lecteurs, c'est qu'il réussit à faire ce à quoi il ne s'attendait pas lui-même. Ainsi j'avais essayé de mettre dans mon jeu un nazi, et quel nazi ? Un *Standarte Führer* ! Et c'est un farouche anti-hitlérien qui se proposait de m'entraîner je ne savais où, à la recherche de ces formations militaires qu'on disait démobilisées dans un rayon de 40 kilomètres au-delà de la frontière.

— La chasse aux chemises brunes, sous le couvert des sapinières, pensais-je, tandis que l'auto suivait une piste cahoteuse, recouverte d'aiguilles qui craquaient sous nos pneus.

— Verrons-nous seulement quelque chose ? Baste ! Ne nous livrons pas au jeu inutile des conjectures. La promenade est agréable, elle vaut bien le dérangement.

Cela faisait deux heures que nous avions, Otto Kress et moi, quittés Neunkirchen dans cette voiture de louage — une mauvaise Benz que j'avais retenue pour la journée, afin de me rendre à Sarrebrück par la route, avais-je affirmé au garagiste qui avait dû communiquer ce précieux renseignement aux espions du *Deutsche Front*.

A gauche : Côté rouge aussi, l'on sait organiser des réunions publiques. En voici une du *Front de la Liberté*.

Le pays que nous venions de traverser était assez quelconque et revêche. Mais, maintenant, en remontant vers le Nord-Est, il accusait une nature plus accidentée, avec ses monts boisés où les schistes apparaissaient en larges traînées dans la broussaille. De petits ruisseaux impétueux dévalaient parfois des hauteurs pour se perdre dans des ravins qu'il nous fallait franchir sur de vieux ponts de pierre à l'entrée desquels les anciens poteaux indicateurs de la *Reichspost* semblaient monter une garde fastidieuse et dolente.

Bref, un vrai paysage de la Forêt Noire, et fort peu fréquenté. Pas un bourg, rien à quoi le regard pût s'accrocher. Je ne songeais pas à m'en plaindre...

A un certain moment, Otto me fit signe de stopper. Nous descendîmes de voiture et escaladâmes un entablement rocheux en nous aidant aux basses branches des sapins. En face de nous, un espace nu que tranchait une rivière, puis, derrière, à nouveau, la masse sombre des bois.

— Le pays d'Hitler, dit sur un ton dur mon compagnon en étendant le bras.

— Les postes ?

— Soyez sans crainte : le plus proche est à quatre kilomètres. Ce chemin est rarement emprunté par les automobilistes. Ce n'est pas comme la route de Saint-Wendel à Trèves. Là, c'est un défilé constant : des nazis qui s'en vont respirer un air plus favorable à leurs poumons... D'ailleurs, les gardes verts ne nous diraient rien. De Sarre en Allemagne, la voie est libre. Ce qui demeure interdit, c'est de rôder autour des nombreux terrains de manœuvre où s'entraînent, secrètement et en commun, les hitlériens de chez nous et de là-bas. C'est précisément ce que nous allons voir bientôt..

Cela promettait.

Je dois dire que, malgré ces affirmations, je ne respirai que lorsque nous nous engageâmes à nouveau sous les sapinières. En consultant la carte, je me rendis compte que nous nous trouvions en Rhénanie à peu près à égale distance de Hermeskeil et de Birkenfeld, c'est-à-dire à une trentaine de kilomètres au sud-est de Trèves.

Brusquement, une *Wirtschaft* (1) s'offrit à un détour du chemin. Une *Wirtschaft*, bien simplette, bien modeste, très couleur locale avec ses tables de bois écuri et ses bancs rustiques que seuls les fonds de culotte des touristes avaient polis.

Pour l'heure, les touristes avaient fait place à des uniformes. Ils accaparaient la place, buvaient, mangeaient, chantaient. On aurait dit un régiment à la halte.

— Nous avons le temps de tirer un bock et de nous restaurer, assura Kress. Après quoi, nous laisserons notre voiture et nous irons nous dégourdir les jambes et nous remplir les yeux.

Notre entrée fut saluée par des « Heil Hitler ! » successifs. Nous eûmes la prudence de répondre à chacun d'eux dans les termes qu'il convenait.

Je connais le truc : on vous accueille, le bras levé à soixante degrés, en poussant de sonores « Heil ! » Il vous faut feindre, chaque fois, une profonde conviction, en rendant le salut. Une hésitation de votre part, et vos intentions paraissent immédiatement douteuses. Et, quand on est suspect, ma foi, on risque de se faire démolir la figure. Dans tous les pays du monde, cela s'appelle de la provocation.

Ayant passé brillamment cet examen, nous fûmes tranquilles. Personne ne s'occupa plus de nous.

Le cabaretier apportait inlassablement bouteilles de bière, jambon, saucisson, pain. Une manière d'enfant de troupe — il pouvait avoir seize ans — grimpa sur une table et entonna une marche de circonstance que les miliciens reprénaient en chœur :

*Nous suivrons les canons
Encore quelques journées...*

Ma parole, Otto Kress chantait plus fort que tout le monde ! Ceci eut le don de provoquer quelques applaudissements.

La communauté hitlérienne nous ouvrait son sein. Pour ne pas être de reste, j'offris à boire à mes voisins les plus immédiats. Ce geste a toujours été apprécié de toutes les races de la terre.

— Allons, c'est assez reposé, cria un chef qui venait d'entrer. En route !

Et il ponctua son ordre de deux ou trois coups de sifflet.

Tous se levèrent aussitôt et, après s'être rajustés, coururent se mettre en ligne sur le chemin. Je venais à peine de remarquer que beaucoup d'entre eux portaient sur le collet gauche, un écusson d'émail avec ce seul mot : *Saar*.

..

Une leçon d'émeute dans un parc, ou plus exactement dans un bois, voilà ce qui nous récompensa de notre longue randonnée.

Nous ne pouvions faire vingt pas sans buter contre un piquet surmonté d'une pancarte : *Verboten*. Ils écrivent ça, comme chez nous : « Pièges à loups » ou « Chiens méchants ».

(1) Auberge.

En bas, à gauche : Quelques bagarres pré-ludent à des événements plus graves que la tension des esprits laisse prévoir. La police emporte un blessé. (Rap.)

Brutalement, le silence fut déchiré par une fusillade nourrie.

— Que se passe-t-il, Otto ?

— Exercices ! dit le Rhénan, laconique, en me faisant signe de redoubler de précautions.

A mesure que nous avançons sous le couvert des pins, une insupportable odeur de suie brûlée et de soufre nous prenait au nez et à la gorge. Et les explosions se multipliaient. Maintenant, on entendait même des voix, des ordres gutturaux.

Kress, plus attentif que jamais, marchait doucement, le corps à demi courbé, dans la direction d'une clairière d'où semblait provenir tout ce tintamarre.

Enfin, nous fûmes aux premières loges.

La situation était la suivante : trois ou quatre cents miliciens nazis occupaient un assez vaste terrain, à la croisée de deux chemins. Répartis en sections ou en groupes, ils suivaient, en attendant d'y prendre part, leur tour venu, la manœuvre d'une vingtaine de leurs camarades, lesquels nous offraient un spectacle assurément unique.

Imaginez ceci :

Deux autos protégées par des blindages passaient à vive allure devant un rang de nazis qui s'efforçaient de les mitrailler à l'aide de chiffons enflammés tandis que d'autres jetaient à la volée des boîtes à graisse Stauffer, des bouteilles, des bidons remplis d'essence, de benzol ou d'autres carburants. Quand les véhicules étaient à bout de course, ils faisaient demi-tour et revenaient servir de cible à leurs poursuivants. Vint un moment où des flammes s'échappèrent de l'une des voitures, alors le conducteur, casqué et caparaçonné de cuir, se hâta de sauter de son siège. Le sifflet d'un *fürher* mit d'ailleurs immédiatement fin à la manœuvre.

— Il serait imprudent de nous éterniser davantage ici, murmura Otto Kress à mon oreille. Retournons à la voiture. Nous avons encore d'autres choses à voir...

..

La *Wirtschaft* était vide de consommateurs. Nous reprîmes notre route vers le nord.

— J'espère que vous avez compris, dit Kress, chemin faisant. Depuis que la Commission gouvernementale a pris des mesures énergiques contre les formations nazies, les miliciens vont s'entraîner sous la direction des S. S., qui au Palatinat, qui en Rhénanie méridionale. Manœuvres en campagne et en ville, marches, technique du combat de rue, tir à la cible, rien n'est négligé. Voilà plusieurs mois que je m'en suis aperçu. Ce que nous venons d'observer, c'est un simulacre de combat. En cas de troubles, les nazis, méthodiquement répartis dans les rues, se mêlent aux manifestants. A l'aide de ces engins remplis de liquides gazeux, ils attaquent au besoin les chars blindés qui circulent dans les villes. Plus la voiture roule rapidement, plus les flammes se développent. Il en résulte un grand désarroi qui donne un grand appui moral aux tireurs.

« Une fois, ils avaient édifié, tout près d'ici, une maison en bois d'une hauteur de deux étages. Des tireurs juchés sur le toit s'efforçaient de la défendre contre une troupe qui figurait la police. Tir à blanc, bien entendu. Mais pourquoi se donneraient-ils tout ce mal si leurs intentions étaient pures ? Encore, aujourd'hui, c'est relativement calme. Certains jours, le samedi et le dimanche, on croirait volontiers qu'il s'agit d'une mobilisation générale, tellement les membres du *Deutsche Front* sarrois viennent en grand nombre.

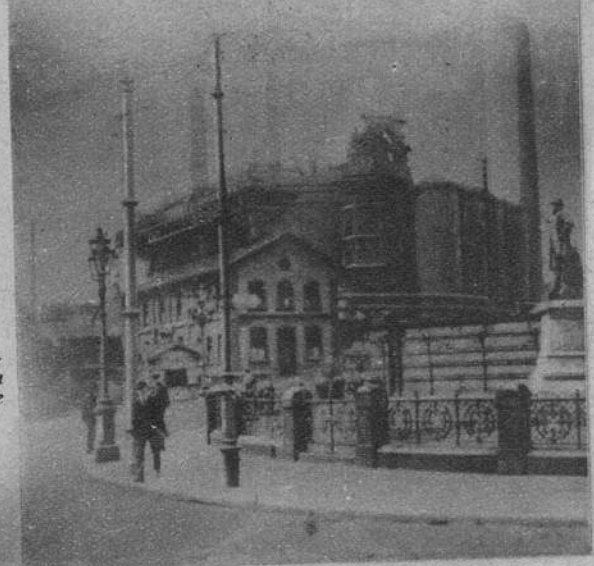
— Mais ces uniformes ?

— Il n'est guère de nazis sarrois qui n'en ait dans leur armoire. Ici, on leur fournit des vareuses de campagne. Les manœuvres terminées, cet équipement est ramené par camions à Trèves et, probablement, emmagasiné dans les casernes de la Schupo.

(A suivre.)

MAURICE LAPORTE.

Sur cette place de Neunkirchen, un médecin coupable d'avoir soigné un autonomiste fut assommé par les hitlériens.



par MAURICE LAPORTE

Le Noël de Violette

NOËL ! Noël ! La joyeuse nuit, telle une trêve providentielle, est venue jeter de la gaieté dans tous les foyers. Une nuit de détente qui permit aussi à la charité de profiler son ombre douce chez tous les déshérités.

Les malheureux ont eu des soupes chaudes, les tout-petits se sont ébahis devant des arbres de Noël de bienfaisance. Partout s'est insinuée une manière de réconfort... Et puis les prisons elles-mêmes n'ont pas fermé leurs portes au symbolique vieillard à barbe blanche.

Mais suffisait-il de quelque amélioration à l'ordinaire pour chasser le cauchemar perpétuel du tourment de l'esprit de certains, des condamnés à mort ?

N'est-ce point une cruauté nouvelle que de rappeler à ceux qui déjà se jugent retranchés de la vie les joies possibles de l'existence ?

Ici et là, dans les cellules blanches et nues, parfois aucun sourire n'accompagnait la venue de douceurs extraordinaires.

A la Petite-Roquette, derrière les hauts murs gris, une prisonnière a longuement pleuré la nuit de Noël ; cette prisonnière est célèbre, tristement célèbre, c'est Violette Nozière.

Suivez-nous, traversez des chemins de ronde, passez le seuil de lourdes portes grinçantes, parcourez des couloirs et des galeries, montez des marches raides. Enfin, dans le quartier spécial, apparaît un judas ; bientôt vous ne voyez que lui, tant les autres apparaissent insignifiants...

Et, derrière le judas, est une fille qui a empoisonné son père.

La petite pièce est d'une propreté remarquable ; elle a été passée à la chaux pour recevoir son illustre visiteuse.

Les carreaux de la fenêtre ont été également blanchis... Ainsi Violette ne peut suivre les ébats des ouvriers qui ravalent les murs de la cour.

Au milieu de la pièce, une table. Sur la table, quelques livres, la *Vie des Saintes*, de vieux magazines, des œuvres de George Sand.

A droite et à gauche deux petits lits de camp, frères et inconfortables. C'est à peu près tout. Au plafond est appliquée une veilleuse électrique qui, jour et nuit, diffuse une lumière avare.

Et deux formes humaines, deux femmes, évoluent dans ce triste décor presque monacal.

Une compagne a été donnée en effet à Violette, une femme, M^{me} A..., une femme en cours de peine, elle a tué son mari.

Dehors retentit le va-et-vient continu et inquiétant de la sœur de garde. Elles se relaient toutes les vingt-quatre heures, les bonnes sœurs, et il en est une que Violette préfère pour le chaud réconfort de ses paroles à toutes les autres, sœur Léonide.

Jean Dabin qui a joué dans la vie de Violette Nozière un rôle si considérable et qu'elle est loin d'avoir oublié. (Nyt.)



Et c'est tout. Une journée s'écoule dans ce froid isolement au rythme désespérant d'une éternité.

Les nuits plus longues, plus affreuses encore, entraînent à la suite de leurs ombres d'hallucinants cauchemars.

Soir de Noël. Violette, amaigrie, pâle, où luit dans son regard le spectre de la peur, a déjà reçu les jours précédents les visites de sa mère et de M^{me} Vésine-Larue. Elle a écouté comme un chant lointain les paroles d'espoir.

En quoi, en qui peut-elle espérer ? Sans entrain, elle a profité de la permission exceptionnelle de commander des repas meilleurs.

Mais elle ne vit plus qu'avec des fantômes et avec des morts...

Sa grâce ? Elle a entendu M^{me} Vésine-Larue lui dire :

— Elle est certaine... absolument cer-



Quand Violette Nozière était une fillette...

taine... Votre dossier est à peine arrivé à la Commission des grâces. Le président de la République commuera votre peine aux environs du 1^{er} janvier...

Mais elle est la seule à ne pas croire à la mansuétude présidentielle qu'on lui promet depuis si longtemps.

Et les portes se sont refermées sur ces êtres qui lui apportaient comme un souffle d'air frais de la rue, de la liberté qu'elle ne connaîtrait plus jamais.

La nuit tomba peu à peu. Les cloches sonnèrent...

Elle enfouit sa tête entre ses mains maintenant vieilles... puis elle regarda l'autre, sa compagne... celle que nous appellerons, si vous le voulez bien, Alice.

Alice est jeune très jeune. Brave. Jolie. Elle est charmante, cette femme, avec son corps mince, délicat, et Violette chercherait en vain dans ses yeux le reflet horrible du tourment.

Alice a tué tout comme elle. Alice a supprimé un mari...

Elle, un père... Alice, dans cinq ans, connaîtra à nouveau la vie, l'amour, le soleil, les fleurs...

Elle, Violette, est promise à la mort lente ou au couteau de la guillotine...

Alice a déjà presque des projets... Elle sourit malgré elle à l'avenir... Violette ne peut avoir que le rictus des condamnés... Comme ce tête-à-tête est monstrueux ! Odieux, insupportable...

L'une rêve à son bonheur, l'autre songe à son malheur...

La torture de cette présence est plus cruelle que jamais, ce soir-là, à Violette. Oui, il s'est écoulé des semaines qui firent d'elles de grandes et sincères amies, des compagnes communes dans le repentir...

Mais cette nuit de Noël est atroce. Un fossé immense se creuse. Alice ne peut la



Cette photo de Violette Nozière fut prise tout au début de l'instruction de son affaire. (Rol.)

comprendre. Les mots qu'elle murmure sont faux, sont sans résonance...

Tout à l'heure, lorsque le moment de s'étendre sur la dure couche n'avait pas encore sonné, Alice, dans un geste qu'elle avait voulu charitable, devinant la haine sourde chez la parricide, avait désigné le damier et les jetons qui traînaient dans un coin.

Seule distraction des deux recluses. Et Violette avait répandu « non » farouchement.

Cette invitation, elle l'avait mal interprétée.

Et Alice, sentant l'inutilité de ses efforts, s'était couchée, avait clos ses belles paupières... Maintenant, régulièrement, son souffle tranquille de femme qui sera encore heureuse scande les secondes.

Cette respiration secouée d'aucune souffrance morale, du moins Violette le croit-elle, l'excède.

Puis, peu à peu, elle chasse le sentiment d'envie. Dans un élan contraire, elle se souvient d'avoir versé du poison. Elle réclame presque le châtimement.

Après, ce sera fini.

Une manière d'emportement la pousse à réclamer la minute ultime de l'expiation...

Violette morte ! La seule fin possible de son martyre... Elle se voit allant, pieds nus, vers l'échafaud.

La fièvre, l'énerverment l'emportent dans un tourbillon... Et soudain la peur la reprend à nouveau.

Elle tremble. Elle sent toute sa chair se refroidir à l'idée de la chose affreuse, du couperet qui tombera...

Elle se réveille de cette affreuse somnolence et pousse un cri terrible... un cri comme elle en pousse toutes les nuits, un cri, ce soir, plus déchirant encore...

Cette nuit de Noël ne prendra donc pas fin ?

La sœur de service a poussé le judas. Alice s'est retournée et fait semblant de dormir.

La sœur est entrée dans la cellule et, comme on endort un enfant d'une berceuse, elle lit, d'une voix faible comme un murmure, quelques pages de la *Vie des Saintes*...

C'est un baume sur la plaie de Violette... Une demi-heure plus tard, elle sommeille.

Le silence est grand comme la nuit lorsque le tumulte d'un charroi le déchire d'un roulement sinistre.

Violette sursaute. De toutes ses forces démoralisées, elle tente de comprendre ce qu'est ce bruit...

C'est le camion de la sinistre machine ! Encore, elle hurle...

Et l'aube pointe enfin. Une aube toute verte et grise et pleine de réticence.

Ce n'est pas pour aujourd'hui !... Ce sera pour plus tard !...

L'aube de Noël ! Là-bas, au quartier Latin, les boîtes retentissent encore de rires et les chambres d'hôtel attendent les couples d'un jour...

Violette ne fait plus partie de ce grand mouvement cahotique qu'on appelle la vie, maintenant elle en est bien imprégnée et, tout le jour, entre deux crises de larmes, elle réclamera de sa compagne, comme de vieilles histoires à ses grands-parents, qu'elle lui conte sans arrêt des souvenirs, des anecdotes, des projets, des espoirs, mille choses enfin qui, par l'esprit, pourront lui rappeler ce qu'elle a tant aimé, ce qu'elle a aimé au point de tuer, la vie.

Mais tout cela était la répétition d'un affreux cauchemar, d'une vision qui se renouvelait toutes les nuits.

La peur. La crainte. L'espoir. La haine... Le repentir.

Depuis des jours, Violette se souvenait de ses Noël d'enfant, des jouets dans la cheminée, du sapin chargé de jouets, de la dinde traditionnelle autour de la chaude table... là-bas, près de sa grand'mère, à Neuvy-sur-Loire.

Tout cela qui était charmant et navrant, ridicule d'attendrissement, l'émouvait étrangement... et, tour à tour déprimée, nerveuse, névrosée, elle voyait approcher avec angoisse la nuit si douce de la Nativité...

A plaisir, elle se torturait, elle qui avait torturé... Depuis des nuits, elle s'imaginait sa nuit de Noël de condamnée à mort...

C'était une nuit comme les autres, plus atroce peut-être... C'était tout...

Et puis, voilà, alors que, véritablement le soir tombait, alors qu'elle était là, présente, presque palpable, cette nuit tragique, voilà que la porte de la cellule s'ouvrit...

Son nom est prononcé... A une heure pareille, ce ne peut être que la grâce qu'on peut lui apprendre... Elle a compris aussitôt.

M^{me} Vésine-Larue, qui, par excès de précaution, n'avait pas voulu lui faire envisager la décision présidentielle pour avoir le 1^{er} janvier, lui confie, rayonnant :

— Mon enfant, vous êtes graciée... Quel sabot de Noël !

Et Violette à qui, malgré tout, l'instinct de la conservation disait depuis longtemps : « Tu ne mourras pas... Tu ne mourras pas... » resta calme et renfermée, obtuse et mystérieuse devant la nouvelle providentielle.

— Elle n'a eu aucune réaction, a dit depuis M^{me} Vésine-Larue...

Et Violette, maladivement, cherchera désormais d'autres sujets pour tourmenter son âme et son corps... N'est-ce point dans la logique des choses, dans la manière de sadisme qui tient prisonnier cet être monstrueux, que Violette, après avoir tué, oublie en tentant de se lamenter sur son propre sort ?...

Elle en aura maintes fois l'occasion au cours de sa vie future d'éternelle recluse.

Mais, ce soir-là, elle dort cependant plus paisiblement, et, ne sachant que dire, sa compagne lui confia :

— T'en as de la veine, un jour pareil ! Et le jour de Noël, elle partit pour Fresnes.

Quel que soit leur crime, en France, les femmes n'ont pas à craindre le châtimement suprême...

PHILIPPE ARTOIS.

Petite histoire du Commissariat

Un homme de haute taille et aux larges épaules se présente, les vêtements quelque peu en désordre, au commissariat de police d'un quartier du centre et déclare :

— Je viens d'être attaqué par cinq individus en sortant d'une réunion publique.

— Où donc ? demande le secrétaire.

— Tout près d'ici.

— Connaissez-vous vos agresseurs ?

— Non, fait l'autre, mais, si vous voulez les voir, ils sont dehors, knock-out. Je les ai apportés...

Madame la Comtesse...

Lorsqu'Anna-Maria Bassi se présenta, en 1927, devant le propriétaire du riche appartement qu'elle désirait louer, près du pont de l'Alma, au n° 9 de l'avenue Franco-Russe, elle déclara d'un ton autoritaire :

— Je suis la comtesse di San Germano. Le propriétaire s'inclina.

— Vous avez sans doute, dit-il, madame la comtesse, visité l'appartement ? Vous en connaissez le prix ? Oui. Vingt-huit mille francs sans compter les charges, bien entendu. De plus...

La jeune femme, aussi élégante que belle, l'interrompit :

— Je sais, monsieur, je sais tout cela. Mais je viens simplement pour signer. En effet, je n'ai pas l'habitude de discuter...

Quinze jours plus tard, la comtesse di San Germano commençait à faire emménager les onze pièces qui composaient le logement choisi.

Meubles de prix, objets précieux, tapis rares, bibelots qui « sentaient » le connaisseur averti autant que riche.

Rien ne manquait dans le vaste appartement lorsque la nouvelle locataire vint s'y installer. Elle n'était point seule : sa mère, une vénérable douairière à l'allure aristocratique et sa fillette, âgée alors de cinq ans, l'accompagnaient. La domesticité, de plus, était nombreuse et triée sur le volet.

Ah ! la charmante et distinguée femme du monde qu'était à l'époque la comtesse Anna-Maria di San Germano ! Tous ceux qui l'approchaient, la croisaient dans l'escalier et la saluaient lorsqu'elle montait dans sa voiture ou même ne la connaissaient que de vue, tous vantaient son air à la fois.

Qu'aurait-on pu dire d'elle, en fait, sinon des choses agréables ?

Elle sortait peu dans la journée sauf quelquefois le matin lorsqu'elle partait, moulée dans un impeccable tailleur qui faisait ressortir ses formes agréables, soit pour une longue course en automobile à travers la campagne, soit pour une séance de footing au Bois. Le soir, elle n'allait que très rarement au théâtre et elle recevait fort peu.

Fille respectueuse, mère modèle, ses domestiques eux-mêmes auraient été emplis d'admiration pour elle si le chauffeur, un jour, ne leur avait chuchoté, en manière de confidence, en revenant de conduire la comtesse :

— Eh bien ! elle ne s'embête pas la patronne !

Mais il n'en avait pas dit plus long et, comme s'il regrettait déjà cette menue indiscretion, il avait opposé le silence le plus absolu aux questions qui n'avaient pas tardé à l'assaillir.

On en avait donc conclu, dans le personnel, que Madame, si elle se montrait réservée chez elle, n'en avait pas moins une liaison.

Laquelle ? Cela, nul ne le savait.

Pas plus qu'on ne savait exactement quelle était sa véritable situation de fortune. De temps à autre, elle parlait des importants revenus que lui rapportaient ses immenses propriétés d'Italie et de sa grosse fortune restée là-bas. Mais personne n'y avait jamais été voir et force était donc de la croire sur parole.

Au demeurant, elle payait ses fournis-

seurs et sa domesticité très régulièrement et cela suffisait pour garder intacte la confiance qu'on avait en elle.

Une question cependant intriguait : par quel moyen la comtesse di San Germano percevait-elle ses rentes ? Aucun mandat ne parvenait à domicile et elle ne se faisait jamais conduire aux guichets d'une banque.

— Elle va peut-être toucher chez un notaire, avait émis un jour la femme de chambre.

Et tout le monde s'était prudemment rangé à son avis, car c'était une matrone quelque peu acerbe et qui n'admettait pas la contradiction...

Les jours passèrent ainsi, sans que la vie de la noble Italienne fût marquée par le moindre incident.

Puis, un beau jour, le coq survint. Le coq se nommait — ou plutôt disait se nommer — le comte Alexandroff, descendant, disait-on, d'une très vieille famille originaire de la patrie des tzars.

C'était en 1930. Le comte Alexandroff vint s'installer dans le luxueux appartement de l'avenue Franco-Russe et les domestiques reçurent l'ordre de l'appeler « Monsieur ».

Dès lors, à l'office et dans le voisinage, les commentaires allèrent bon train.

En même temps, les ressources de la comtesse semblaient brusquement diminuer, diminuer... jusqu'à disparaître. Le comte et sa compagne accumulaient en effet dettes sur dettes, et la respectable mère, pour sa part, en faisait autant. Les fournisseurs, le propriétaire, les domestiques eux-mêmes, après avoir longtemps attendu, finissaient par perdre patience, exigeaient le paiement de leur dû et, n'ayant pas obtenu satisfaction, se décidaient à menacer.

Anna-Maria di San Germano, pourtant, ne se laissait pas abattre. De sa voix aux intonations mélodieuses, elle tentait de calmer les plus pressés :

— C'est un procès en Italie, expliquait-elle, qui m'empêche de toucher régulièrement mes rentes. Dès que l'affaire sera venue devant le tribunal, j'encaisserai tout à la fois. Et cela ne saurait tarder.

Les gens, bon gré, mal gré, se résignaient à patienter encore.

Jusqu'au jour de janvier 1932 où l'on apprit que la comtesse di San Germano était partie sans tambour ni trompettes, pendant la nuit qui venait de s'écouler, en compagnie de sa mère, de sa fillette et du comte Alexandroff. Partie, bien entendu, pour une destination inconnue.

Aussitôt se produisit, comme toujours dans ces sortes d'affaires, la ruée en masse des créanciers. Rapidement, de façon approximative, le bilan du passif s'établit : plusieurs centaines de mille francs. Trois ou quatre, on ne savait au juste.

Des plaintes furent déposées. Sans résultat. On n'entendit plus parler, à Paris, de l'élégante Italienne, non plus que de sa famille ni de son compagnon.

Près de trois années s'écoulèrent. Les créanciers avaient déjà inscrit les sommes qu'ils réclamaient dans la colonne « Profits et pertes » lorsque la nouvelle survint, communiquée par une agence d'informations :

La police italienne venait d'arrêter, à

Florence, la comtesse Anna-Maria di San Germano et le comte Alexandre Alexandroff, recherchés pour différentes escroqueries commises en France ou dans la péninsule.

On apprenait par la même occasion ce qu'était devenu le « noble couple » depuis son départ de Paris.

Flanqués de la mère de la femme, les pseudo-comte et comtesse avaient été s'installer sur la Côte d'Azur, à Saint-Jean, près de Nice, où ils avaient loué la belle villa Vellada, au bord de la mer. Là, ils avaient mené une existence fastueuse, recevant beaucoup, sortant encore plus, organisant des fêtes splendides à bord du yacht qu'ils avaient acheté... à crédit naturellement.

Mais, pour tenir le train de vie qui faisait, au pays du soleil, l'admiration de leurs hôtes, il leur fallait de l'argent, beaucoup d'argent. Aussi s'étaient-ils livrés à une impressionnante série d'opérations délicieuses jusqu'au moment où, en janvier de cette année, se sentant en danger, ils avaient préféré partir sous des cieux plus cléments, à bord de leur rapide yacht.

Il était temps ! Le procureur de la République de Nice avait déjà été saisi de très nombreuses plaintes. Vingt-quatre heures de plus et c'était trop tard.

Leur liberté n'était d'ailleurs que provisoire puisque, onze mois plus tard, ils étaient arrêtés à Florence.

L'affaire commençait.

On apprit, en effet, des choses fort curieuses concernant la pseudo-comtesse, aussitôt que fut connue la nouvelle de son arrestation.

On apprit, par exemple, qu'Anna-Maria Bassi, alias di San Germano, devait sans doute tenir une partie de ses revenus d'un ancien inspecteur des Finances, M. Chanôve, qu'elle faisait « chanter ».

D'aucuns affirmaient qu'elle avait touché ainsi plus de trois millions !

Interviewé, M. Chanôve, qui demeure à Senlis, déclara :

— Ce qu'on raconte est en partie exact. J'ai même déposé une plainte contre la comtesse di San Germano qui, vous vous en doutez, n'est pas plus comtesse que vous ou moi.

« Cette femme, dont j'ignorais alors la terrible habileté, je l'ai connue dans le monde, il y a quelques années, comme j'ai connu beaucoup d'autres personnes ; mais, à cette époque, j'ai peu prêté d'attention à la soi-disant noble et je ne pourrais même pas préciser l'année de notre rencontre.

« C'est peu à peu qu'elle a commencé à se montrer sous son véritable jour. Alors que nos rapports n'avaient jamais dépassé le cadre de banales relations mondaines, elle s'est efforcée de créer autour de moi une atmosphère de suspicion, faisant courir les bruits les plus invraisemblables sur mon compte, allant jusqu'à prétendre que j'étais le père de sa fillette !

« Pourquoi j'ai déposé ma plainte ? Parce que, depuis trois ans bientôt, je recevais des lettres de menaces et que le procureur de la République m'a conseillé lui-même d'en saisir la Justice.

« La comtesse s'est livrée, je tiens à le préciser, à de nombreuses tentatives de chantage vis-à-vis de moi. Et j'ai tout lieu

de croire qu'elle a dû agir avec moi comme avec beaucoup d'autres et que plusieurs de ceux-ci se sont exécutés.

— Et vous ? A cette question précise, M. Chanôve répondit sans hésiter :

— On a parlé de trois millions ! C'est de la pure fantaisie. Jamais je ne lui ai donné cette somme !

— Moins, peut-être...

Cette fois, M. Chanôve garda le silence quelques secondes avant que de répondre :

— Non. Ou plutôt quelques billets de mille francs ; et encore !

Ainsi parla M. Chanôve.

Mais, dans les milieux bien informés, on donnait de l'histoire une version quelque peu différente.

C'est en 1926 que la comtesse Anna-Maria di San Germano avait fait la connaissance de M. Chanôve, ancien inspecteur des Finances et propriétaire de la moitié des terrains de Touquet-Paris-Plage et demeurant à Senlis.

L'aventurière n'avait pas tardé à devenir son amie et, à la fin de chaque mois, elle se rendait à Senlis, toucher quarante, quelquefois même cinquante billets de mille francs.

Cependant, M. Chanôve s'était lassé rapidement des exigences de sa belle amie et il lui avait signifié son intention de rompre. Mais la pseudo-comtesse ne l'avait pas entendu de cette oreille. D'où le chantage.

Tantôt Anna-Maria Bassi menaçait d'aller causer du scandale dans les nombreux conseils d'administration présidés par M. Chanôve ; tantôt elle lui affirmait son intention d'aller trouver M^{me} Chanôve et ses deux filles et de tout leur révéler sur ses relations avec le vieillard.

Elle alla plus loin.

Un jour, l'ancien fonctionnaire reçut un télégramme ainsi conçu :

« Pas d'argent ? Alors, la comédie va finir en tragédie. »

Et M. Chanôve, intimidé, continua de payer, même lorsque son amie eut quitté Paris, jusqu'au moment où il se décida à aller conter sa mésaventure au procureur de la République. Entre temps, la comtesse et le comte Alexandroff avaient fui en Italie.

Voici ce qu'on apprit dernièrement sur la « maîtresse chanteuse ».

On apprit également qu'elle n'avait jamais possédé la moindre propriété en Italie et que ce sont les générosités de M. Chanôve, qui constituaient en réalité les « immenses domaines » dont elle aimait à vanter l'étendue et le charme.

On apprit enfin que, depuis l'arrivée, avenue Franco-Russe, du comte Alexandre Alexandroff, la concierge de l'immeuble lui avait fréquemment prêté de l'argent et avait même, à la fin de chaque trimestre, dut faire les frais du terme. Elle en attend encore le remboursement...

D'ailleurs, on ne sait pas encore tout sur la pseudo-comtesse et il est probable, comme le disait M. Chanôve, qu'elle a fait de nombreuses victimes.

Sans doute celles-ci se feront-elles connaître lorsqu'Anna-Maria di San Germano, Alexandre Alexandroff et la vénérable comtesse douairière seront extradés en France.

Ce qui, espérons-le, ne saurait tarder. GEO GUASCO.

Arrestation de Zinovieff



Le bruit court que Zinovieff aurait été mis en état d'arrestation à Moscou. Mais les Soviets ont refusé de confirmer ou d'infirmer cette nouvelle. (A.)

Important cambriolage rue du Ranelagh



Voilà quelques jours, d'audacieux cambrioleurs ont réussi à s'introduire chez Mrs. Helen Margaret Kelly, ancienne femme du célèbre milliardaire Jay-Gould, et ont dérobé pour plusieurs millions d'objets précieux et de bijoux. Voici la maison où les malfaiteurs ont opéré si fructueusement. (N. Y. T.)

Un nouveau contrôleur général



M. Coloni, commissaire divisionnaire de police spéciale à Nice, a été nommé contrôleur général à la direction de la Sûreté Nationale à Paris. (N. Y. T.)

ON NE MET PAS QUE LES OISEAUX EN CAGE

Quand on transporte, d'un pays à l'autre, des lingots d'or, il semble que les précautions d'usage sont prises si minutieusement que nul incident ne peut se produire. Pourtant, lors d'un envoi récent d'une banque de Londres sur New-York, un lingot d'or fut oublié par suite d'une erreur, croit-on, d'un employé. Or, ceci se passait un samedi. Quand on s'aperçut de l'oubli, il était trop tard pour le réparer ; le lendemain, un dimanche, rien ne pouvait être fait non plus. On dut se résoudre à faire appel à la police ; celle-ci délégua un détective qui passa deux nuits et une journée en faction devant le précieux colis. On voit ici ce détective prenant son lunch assis à côté de la petite cage d'acier contenant le lingot. (A.)



LE DÉPECEUR DE CADAVRES

(Suite de la page 5.)

Cependant la lumière finissait par luire au milieu de tant de ténèbres.

Selon les constatations du médecin-légiste, onze cadavres de femmes pouvaient être à coup sûr dénombrés, plus ceux de deux fillettes de moins de quinze ans. Pour cinq d'entre elles, les vertèbres du cou offraient des brisures très nettes, preuve manifeste d'une strangulation violente. La même cause ayant déterminé la mort devait être retenue en ce qui concernait les huit autres victimes, car l'examen anatomique ne relevait aucune autre trace caractéristique.

Mais le rapport du médecin légiste ne bornait pas là ses constatations. La suite avait de quoi faire dresser les cheveux sur la tête au juge d'instruction M. Horbagy. L'assassin, avait dépecé le corps avec une sûreté de main vraiment exceptionnelle, séparant les muscles et les chairs des ossements. Après quoi, il avait reconstitué les squelettes avec une science que lui auraient envié les plus célèbres anatomistes.

Cette dernière précision n'était pas faite pour prendre M. Horbagy au dépourvu. En effet, le juge d'instruction avait déjà réuni dans son dossier tous les renseignements se rapportant à Gyula Pryskenz. Ils étaient édifiants.

Né le 25 mars 1789 à Gyfir, Gyula Pryskenz, ses études terminées, avait été admis à l'hôpital militaire de Pozsony avec le diplôme de chirurgien de seconde classe. Une brillante carrière semblait s'ouvrir devant lui, lorsqu'un duel fâcheux, où le jeune praticien n'eut pas une attitude sans reproche, vint l'interrompre.

Obligé de quitter l'armée, Gyula mena pendant plusieurs années une existence dissolue et quelque peu en marge jusqu'au jour où il apprit la fin tragique de son père, lequel, miné par le chagrin, s'était pendu dans le grenier de sa métairie.

Gyula revint à Győr et commença près de sa mère une vie nouvelle. Il semble que le goût très vif qu'il éprouvait jadis pour les sciences l'ait repris. Il fait venir de Budapest des livres, de petits instruments ; à la rigueur, il donne encore des consultations aux paysans qui font appel à lui.

Il n'est pas dépourvu d'argent car, en 1911, il achète une voiture automobile, luxe coûteux pour l'époque et qui étonne les uns et les autres. Une fois par mois, toujours aussi mystérieux, il se rend à Budapest par la route. Les commères pensent qu'il n'a pas entièrement renoncé aux plaisirs de la capitale, mais personne n'y attache autrement d'importance.

Puis c'est la guerre. Gyula est tout de suite affecté à une ambulance du front. Il y trouve une fin glorieuse par une nuit de bombardement intense.

Dès lors, la vieille Pryskenz se barricade chez elle. A peine la rencontre-t-on de loin en loin au village.

M. Horbagy a pu encore obtenir certains éclaircissements sur l'emploi du temps de

Gyula durant ses séjours à Budapest. On ne l'a jamais vu qu'en compagnie de filles publiques. Or, de 1911 à 1914, cinquante trois disparitions ont été signalées à la police qui a été absolument incapable d'apporter là-dessus la moindre précision. Il est vrai qu'une disparition de cette nature ne provoque jamais d'enquête bien suivie. La plupart du temps un inspecteur se bornait à interroger quelques matrones bien connues pour leur rôle d'entremetteuse, puis le dossier allait sommeiller aux archives en attendant qu'un fait nouveau vienne le tirer de l'oubli.

En l'occurrence, ce fait nouveau ne surgit que plus de vingt ans après !

L'enquête en est là. Il y a, certes ! gros à parier qu'elle n'élucidera jamais complètement le mystère de Győr.

Quand M. Horbagy, qui est doué d'une certaine opiniâtreté, aura réussi à identifier les nombreuses victimes du monstre hongrois, quand il aura projeté un peu de lumière sur les quelque cinquante-trois disparitions de femmes et de fillettes qu'on lui reproche, il restera encore au juge à expliquer comment Gyula Pryskenz s'y prenait pour attirer chez lui, en voiture, ses futures victimes.

Et l'on n'en sera encore qu'à pied d'œuvre.

Pourquoi ces crimes, froidement conçus, perpétrés sur un mode immuable : la strangulation ? Et, surtout, pourquoi le dépeçage des corps et la reconstitution des squelettes ? Tout cela ne peut se comprendre que par la folie, le sadisme du meurtrier.

Landru, lui, tuait ses femmes pour les dépouiller, après quoi il brûlait leur cadavre dans sa fameuse cuisinière.

Gyula Pryskenz loin de chercher à effacer les traces de ses forfaits semblait prendre un plaisir affreux à conserver le souvenir durable des malheureuses qui tombaient sous ses coups.

Quelle jouissance cet ex-chirurgien pouvait donc éprouver à la contemplation de sa monstrueuse collection de squelettes ?

La guerre lui a sans doute évité de fournir les explications que la justice des hommes n'aurait pas manqué de lui réclamer.

Reste la mère. Des pensées et du rôle joué dans cette affaire par la vieille Pryskenz, on ne saura rien non plus. Quelles scènes effroyables, dignes de la plume d'un Edgar Poe, se sont déroulées derrière ces murs en crépi, entre le fils fou et la mère, sans doute démente, elle aussi ? Car il est impossible aujourd'hui d'admettre que cette dernière n'ait pas eu sa part dans les crimes de celui auprès duquel le sire de Gambais et même le vampire de Düsseldorf feraient piètre figure.

Pourquoi remuer tout ce sang ? nous disait M. Horbagy. Les deux monstres ont échappé au châtimement. C'est peut-être mieux ainsi.

Oui, peut-être...

J. L.

On accuse, on plaide, on juge...

Le baiser qui fait tomber les dents.

Justice de paix du dix-huitième arrondissement : un dentiste réclame à une cliente le prix d'un dentier, soit quinze cents francs, et un dialogue — qui eût enchanté Courteline — s'engage à la barre.

LE PRÉSIDENT. — Voyons, madame, vous devez quinze cents francs à votre dentiste. Pourquoi vous obstinez-vous à ne pas régler cette dette ?

LA CLIENTE. — Parce que les dents ne tiennent pas.

LE DENTISTE, vexé dans sa fierté professionnelle. — Comment, elles ne tiennent pas !... Quelle mensonge ! D'ailleurs, si je ne me trompe, madame les a dans la bouche, monsieur le juge de paix peut vérifier.

LE PRÉSIDENT, se récusant du geste, mais constatant du regard. — C'est vrai, madame, elles paraissent tenir solidement.

LA CLIENTE. — Oui pour parler... pour manger... pour boire... mais pas pour le reste.

LE PRÉSIDENT. — Quel reste ?

LA CLIENTE, avec un doux sourire. — Pour aimer.

La salle se tord littéralement à l'idée de cette femme qui semble friser la cinquantaine du mauvais côté tendant sa bouche aux trente-deux fausses dents... impayées à des lèvres masculines ; mais, sans émoi, elle explique :

— D'ailleurs, si je ne paie pas, monsieur, c'est que, par la faute de ses dents, il m'a fait perdre un ami... J'avais connu cet ami, il y a quelques mois, au moment même où j'avais des dents neuves et il s'extasiait toujours sur elles, croyant qu'elles étaient vraies, je n'avais rien dit, bien entendu. Or, un jour que son baiser devenait plus long... plus pénétrant...

LE PRÉSIDENT. — Glissez, madame, glissez, de telles remarques n'ont pas leur place dans une enceinte de justice.

LA CLIENTE. — Je suis bien obligée d'expliquer ce qui s'est passé... Or donc, pendant ce baiser, mes dents sont parties, oui, monsieur le juge de paix, parties...

La salle, décidément, ne se tient plus de joie, elle imagine la pauvre amoureuse perdant ses dents du fait d'un baiser... O le doux baiser chanté par Rostand, le poète n'avait sûrement pas pensé au dentier qui se décroche.

LA CLIENTE, émue à l'évocation de la scène. — Et vous pensez qu'après cela, après le départ définitif de mon ami, après ce ridicule incident, vous pensez sérieusement que je vais payer ce dentiste ?

LE PRÉSIDENT. — Oui, madame, je le pense et vous condamne à régler votre dentiste qui vous a livré un appareil excellent dans les conditions normales de la vie.

Un baiser est-il donc anormal ? Le juge de paix ne le dit pas... D'ailleurs personne ne lui pose la question, mais la dame furieuse s'en va et, montrant, dans un rictus, des belles fausses dents, elle murmure : — Je ne paierai tout de même pas.

La succession du duc de Brunswick.

La première chambre du tribunal est

actuellement saisie d'un procès dont les prémices remontent à... cinquante ans.

Le duc de Brunswick, prince allemand formidablement riche, décida, un beau jour, de venir vivre en France ; il y vécut en grand seigneur, achetant des châteaux, des chasses, et aussi aidant de ses millions la cause bonapartiste. A l'époque, Louis-Napoléon, sorti du fort de Ham, tentait de rentrer en France ; il y parvint et fut élu président de la République en 1848. Celui qui, plus tard, devait être l'empereur Napoléon III conserva toujours sa reconnaissance au duc de Brunswick dont l'aide matérielle lui fut précieuse.

Mais qu'allait faire le duc de ses centaines de millions ? Il rédigeait un testament, puis l'annulait et recommençait ; lorsqu'il mourut, la ville de Genève fut fort surprise d'être sa légataire universelle.

Mais le duc avait une fille, née d'une union morganatique, la comtesse de Colmar, qui, d'ailleurs, avait été reconnue par son père ; pourtant, les lettres patentes faisant foi de cette reconnaissance avaient disparu dans l'incendie du château de Brunswick et la ville de Genève entendit entrer en possession de son héritage.

On plaida... Les années passèrent. La comtesse de Colmar mourut laissant un fils — qui a aujourd'hui plus de quatre-vingts ans — et qui passa sa vie à reconstituer les documents affirmant les prétentions de sa mère ; il est ainsi parvenu à faire reconnaître par le Consistoire des Brunswick les droits de la comtesse de Colmar.

Le bâtonnier Fourcade, M^e Léon Bérard et Paul Boncour plaident actuellement ce procès, semblable à un film aux épisodes multiples et variés.

Une profession inattendue.

Onzième chambre correctionnelle, une affaire d'outrage public à la pudeur est appelée : interrogatoire du prévenu, appel du témoin à qui le président pose les questions traditionnelles :

— Vos nom, prénoms, profession ?

Après avoir déclaré son identité, le témoin ajoute :

— Je suis interprète officiel de la maison Cléopâtre.

— La maison Cléopâtre ! fait le président. Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien ! c'est une maison qui...

une maison que... enfin, vous comprenez, monsieur le président.

— Une maison Tellier, quoi ! Mais ces maisons emploient donc des interprètes ?

Alors le traducteur plein de modestie :

— Oh ! cela dépend des maisons ; celle où je suis employé est une maison de premier ordre... et comme je parle cinq langues étrangères, il m'est possible d'aider les clients... dans leurs entretiens avec le personnel.

— Mais alors, questionne le substitut curieux, vous restez en... tiers pendant ces entretiens ?

Et le témoin de conclure dignement :

— Du tout, je sais à quel instant je dois me retirer, je suis interprète, rien qu'interprète !

SYLVIA RISSER.

LA MAISON DU SILENCE

(Suite de la page 7.)

Et, pour que ce jour-là il n'y eût pas de contestation possible, elle nous demanda notre signature.

Toujours méticuleux, l'auxiliaire fit un paquet des hardes de chacun, sur lequel il plaça une étiquette portant notre matricule.

Nus comme des petits Saint Jean, nous attendions silencieux, immobiles.

L'auxiliaire nous toisa d'un regard, puis, dans des piles de linge et d'effets, tira une à une les pièces de notre trousseau administratif : chemise et caleçon de toile bise, vareuse, pantalon et béret de droguet brun, une paire de sabots.

Il compléta cette distribution en nous tendant un rectangle de toile blanche sur lequel quatre chiffres étaient imprimés à l'encre grasse.

Le mien portait le numéro 2968.

Mon état civil dans la Centrale allait se résumer dans ce numéro jusqu'à la fin de ma peine.

Nous voilà habillés, définitivement prisonniers, nous allons comparaître devant le directeur qui nous instruira de nos devoirs, mais, pour affronter cette haute autorité, il sied qu'on fasse un brin de toilette.

L'auxiliaire barbier s'empressa à son tour et la tondeuse s'active sur nos crânes, le rasoir sur nos joues.

Nous voici fin prêts. En avant !

La cérémonie se passa au prétoire, après que le médecin dans un examen plus que rapide, se fut rendu compte de l'état de santé des nouveaux arrivés.

Képi galonné en tête, assisté du contrôleur et du gardien chef, le directeur préside.

Il a devant lui un registre sur lequel sont notés tous les renseignements, sanitaires et autres, concernant les hommes qui

comparaissent devant lui. Un scribe assis en bout de table enregistre les décisions.

A l'appel de son nom, chaque détenu s'avance et se tient raide, au garde-à-vous.

L'interrogatoire est rapide : nom, prénoms, âge, condamnation, degré d'instruction. La minute est à peine passée que tombe un arrêt bref.

— Classé à tel atelier.

Il n'en va pas toujours ainsi, et quelquefois le directeur s'arrête pour feuilleter un *cahier* sur lequel un trait à l'encre rouge a attiré son attention. Tout aussitôt, dans un demi-sourire et un froncement de sourcils, arrive l'avertissement :

— Forte tête ? Je ne saurais trop vous engager à réfréner les ardeurs de votre caractère. Compris ?

La voix doucement hypocrite s'est faite dure en accentuant le mot « compris », et l'interpellé, qui a parfaitement saisi la nuance, ne peut mieux faire que d'affirmer qu'il a parfaitement « compris ».

Dans quelques instants, le « gaffe » de l'atelier lui rappellera, dans un langage moins châtié et plus rude que celui du directeur, que la salle de discipline et le cachot ne sont pas faits pour les chiens.

Vérité à coup sûr, vérité que doit méditer celui qui veut gagner la partie, car, si la prison use l'homme, la salle de discipline et le cachot le tuent impitoyablement.

Lorsque je quittai le prétoire, j'étais devenu définitivement pareil aux hommes parmi lesquels j'allais vivre et qui attendaient dans le silence des ateliers la fuite lente des heures et des jours.

J'étais un réclusionnaire.

(A suivre.)

Souvenirs recueillis par

JEAN NORMAND.

TRIBUNAUX COMIQUES

La façon de pêcher.

L'aventure est assez curieuse. Un brave représentant de commerce était allé pêcher sur les bords de la Seine.

Et ce jour-là la pêche, sans être miraculeuse, lui avait donné satisfaction.

Soudain, alors qu'il allait plier bagages, il se retourna et vit un individu qui était occupé à s'emparer du fruit de sa patience.

Le pêcheur bondit sur l'homme et une lutte s'engagea entre eux qui eut pour résultat de faire tomber le pêcheur dans la Seine.

Il y serait encore si son voleur n'était allé le tirer d'un aussi mauvais pas.

Eh bien ! en dépit de cet acte de sauvetage, le pêcheur porta plainte pour vol, blessures et tentative d'assassinat !

Le président s'étonne :

— Cet homme vous volait, c'est entendu, mais n'allez pas dire qu'il voulait vous assassiner en vous jetant dans la Seine puisque c'est lui qui vous a tiré d'affaire.

Le pêcheur insiste :

— C'est lui qui m'a fait tomber à l'eau. Le voleur de poissons hausse les épaules et grogne :

— J'aurais mieux fait de t'y laisser dans le jus !

Le pêcheur est indigné. Il s'écrie avec un geste cher à Frédérick Lemaître :

— Que vous ayez tenté de me tuer, passe ! mais je vous défends de me touter.

Le président fait pourtant quelques reproches au voleur de poissons :

— Pourquoi avez-vous commis ce délit imbécile ?

— J'adore le poisson.

— Il fallait en pêcher vous-même.

— Je n'ai pas la patience. Et puis, je ne peux pas manger le poisson que je pêche moi-même. Tous les pêcheurs sont comme ça.

— Il fallait en acheter alors.

— Je ne suis pas assez riche.

Evidemment, il y a eu coups et blessures et le pêcheur porte encore les marques du combat qui tourna contre lui.

— J'ai une incapacité de travail... commence-t-il.

Mais son adversaire l'interrompt :

— C'est faux... Il vit maintenant de ses rentes et le plus fort de son travail, c'est d'aller pêcher à la ligne.

— Justement, intervient le pêcheur, J'ai un bras complètement égratigné et un poignet luxé. Je ne peux pas pêcher dans cet état-là.

— La pêche n'est pas un travail, sourit le président.

Le pêcheur riposte :

— Monsieur le président, on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est.

Il est question maintenant du sauvetage du pêcheur par le voleur.

Ce dernier raconte :

— Oh ! je l'aurais bien laissé boire une tasse, mais ça a été plus fort que moi, surtout quand j'ai vu que les autres pêcheurs rigolaient et ne se dérangeaient pas.

Un témoin viendra dire parlant du plaignant :

— Il nous avait raconté qu'il nageait comme un poisson et qu'il avait traversé la Manche.

Ce qui amènera cette réplique du pêcheur :

— J'étais si en colère que je n'arrivais plus à nager. C'était nerveux.

Finalement, le voleur est condamné à quelques semaines de prison et le pêcheur déclare qu'à l'avenir il ne mettra plus son poisson derrière, mais devant lui.

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

Cette semaine, Mon Ciné-Actualités **JOFROI** consacre son **FILM DU JOUR** à **LE BEAU FILM** de Marcel PAGNOL

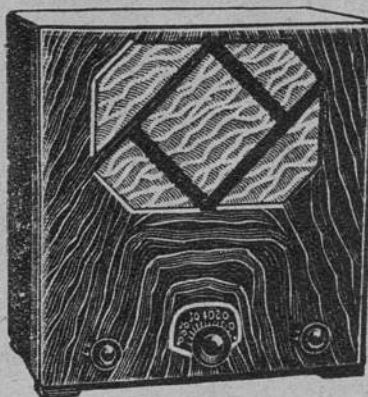


LE RECORD DU RIRE

POUR ÊTRE ÉPATANT EN SOCIÉTÉ
Demandez le SENSATIONNEL ALBUM ILLUSTRÉ (le plus important du monde), 128 grav. comiques, Farces et Attrapes décapitantes, Chansons et Mones, Prestidigitations, LIT'PRES gai et utile, Danse, Hypnotisme, Haute Magie, etc. Envoi contre 2 frs en timbres. — Société RECORDURIRE, 8, Bd St-Martin, PARIS-3^e
Demandez le nouvel album n° 18.

200 Fr. le mille, adresses à copier pour enveloppes, travail assuré. Manuf. VULCAN, 10, Lyon.

DÉTATOUAGE Produits-Méthode Professeur DIOU
8, Rue Fernand-Foureaux, PARIS (XII^e).



OFFRE UNIQUE :

Les 500 premiers lecteurs qui nous enverront cette annonce avant le 25 décembre 1934 auront droit à un vrai poste seigneur "MONDIA" fonctionnant avec une simple prise de courant, équipé avec des lampes américaines 1^{er} choix. Riche ébénisterie vernie au tampon, au prix exceptionnel de Fr.

295

Il ne sera donné suite qu'à une seule demande par lecteur, avec interdiction d'utiliser ce poste pour en faire du commerce.

Cette offre ne sera pas répétée

Découpez cette annonce et envoyez-la avec votre commande aujourd'hui même aux Etablissements

"MONDIA" 51, Rue du Rocher, PARIS

296

OFFRE SÉRIEUSE ET SINCÈRE PROFITEZ-EN SI VOUS SOUFFREZ DE

NEURASTHÉNIE

Névrose, Épuisement nerveux, Débilité, Dépression, Impuissance, Variocèle, Pertes séminales, Neurasthénie sexuelle, Affections des reins, Vessie ou Prostate, Rhumatisme, Goutte sciaticque, si vous êtes faible et sans force, si votre organisme est épuisé, demandez mon livre l'ÉLECTRICITÉ guérisseur naturel. Vous y trouverez les causes de vos souffrances et le moyen d'obtenir une guérison certaine et garantie. J'ai étudié ces questions pendant 20 ans et j'offre gratuitement le fruit de mon labeur à ceux qui souffrent. Donnez-moi seulement votre adresse sur une carte postale et immédiatement je vous ferai parvenir mon livre avec illustrations et dessins.

DOCTEUR S.-H. GRARD INSTITUT MODERNE, 30, Av. Alexandre-Bertrand BRUXELLES-FOREST
Affranchissement pour l'Étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0.90

FOURRURES GUÉLIS Frères

24, Boulev. des Italiens, PARIS

POUR VOS ÉTRENNES

APERÇU DE QUELQUES PRIX :

MANTEAUX ASTRAKAN de 1.950 à 6.000 fr.

MANTEAUX PETIT-GRIS de 1.950 à 4.500 fr.

MANTEAUX POULAIN de 850 à 1.450 fr.

MANTEAUX RAT D'AMÉRIQUE de 1.250 à 1.750 fr.

MANTEAUX LOUTRE D'HUDSON de 2.250 à 3.250 fr.

MANTEAUX ANTILOPE 590 fr.

RENARDS de toutes provenances, JAQUETTES, COLLETS, GARNITURES en toutes fourrures et à tous prix.

Envoi franco du catalogue 0

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco douane



100.000 clients par an. — 30.000 lettres de remerc. Demandez de suite notre catalogue franco gratuit. Meinl & Hérold, Markhausen 510 (Tch.-Slov.)

MAIGRIR

remède nouveau effet certain et sans danger Dem. broch. explicative envoyée gratuitement Laboratoires Cosmos (rayon 1), 14, rue de Wattignies, à Paris (XII^e)

L'ENNUI C'EST LA MORT ! POUR RIRE et FAIRE RIRE

Demandez les catalogues Farces, Attrapes, Surprises, pour Soirées et dîners, Chansons, Monologues, Prestidigitations, Physique, Magie, etc. — Envoi contre 2 fr. Service 22 H. B. LLY, MAYETTE Succ^r, 8, rue des Carmes, Paris-5^e. Maison fondée en 1884.

L'Amour féroce

par Georges NORMANDY

Ce n'est pas un titre destiné à provoquer les curiosités malsaines. C'est un ensemble d'études et de faits qui susciteront, non seulement la pitié et l'horreur, mais qui intéresseront tous ceux qui veulent sonder

LES MYSTÈRES DE L'AMOUR

sous toutes ses formes

SÉDUCTION

la Revue Artistique Moderne

continue cette semaine la publication de

L'AMOUR FÉROCE

Nombreuses illustrations

EN VENTE PARTOUT

Parait tous les Samedis

1 FR. 1.50

En utilisant le "PETIT COURRIER" de SÉDUCTION vous trouverez ce que vous souhaiterez MARIAGES. RELATIONS MONDAINES

ARTICLES D'HYGIÈNE EN CAOUTCHOUC

Seuls les véritables Préservatifs "BLACK CAT" en caoutchouc-soie sans soudure, VÉRIFIÉS, CONTRÔLÉS et GARANTIS indéchirables 1 an, sont réputés dans le monde entier depuis des années pour leur SOLIDITÉ et, seuls, ils vous assurent une SÉCURITÉ ABSOLUE !

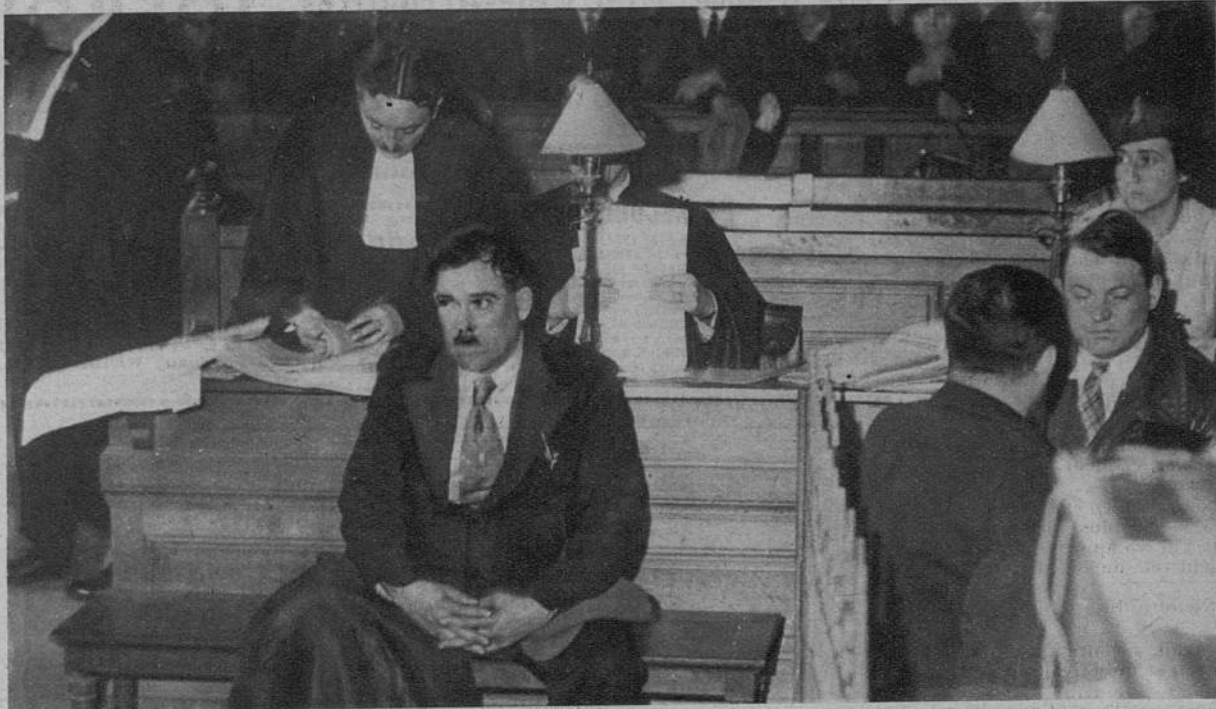
N° 100	«Ivoire»	Soie blanche fine.	10.
N° 100 bis	«Réservoir blanc»	»	11.
N° 101	«Valentin»	Soie rose ext.-fine.	12.
N° 101 bis	«Réservoir valentin»	»	13.
N° 102	«Neruda»	Soie brune surline.	14.
N° 102 bis	«Réservoir neruda»	»	15.
N° 103	«Cristallin»	Soie blonde superl.	16.
N° 103 bis	«Réservoir cristallin»	»	17.
N° 104	«Palme»	Soie peu ext.-superl.	18.
N° 104 bis	«Réservoir palme»	»	19.
N° 114	«Latax»	Soie lactée invisible	22.
N° 105	«Renforcé»	lavable extra	20.
N° 106	«Soie chair»	lavable supérieur	25.
N° 106 bis	«Supersolidaire»	lavable extra-supér.	40.
N° 107	«Iguana»	lavable d'usage	65.
N° 108	«Craodile»	Spécial, américaine	30.
N° 109	«Boudruche»	extra, 20, 25, 30, sup. 40, 50, 60.	
N° 110	«Bout américain»	Modèle très court	6.
N° 111	«Collection»	Mod. variés supér.	25.
N° 112	«Échantillons»	Mod. variés extras	15.
N° 113	«Assortiment Black Cat»	23 mod. différents	50.
N° 120	«Le Vérifier»	appareil nickelé, extensible, indispensable pour vérifier, sécher et rouler les préservatifs.	8.

RECOMMANDÉ : Le N° 114 «LATEX», nouveau préservatif donnant toute sécurité malgré son extrême finesse, et le N° 106 «SOIE CHAIR», lavable, d'une solidité incomparable. CATALOGUE illustré en couleurs (20 pages de photos) de tous articles indiques pour Dames et Messieurs avec tous renseignements et prix, joint gratuitement à tous nos envois. ENVOIS rapides, recommandés, en boîtes cachetées sans aucune marque extérieure qui puisse laisser soupçonner le contenu (DISCRETION ABSOLUE GARANTIE).

PORT : France et Colonies, 2francs ; Étranger, 5 francs ; Contre remboursement (sans échanger), port et frais, 3 frs. (Bien indiquer votre adresse très lisible et complète.)

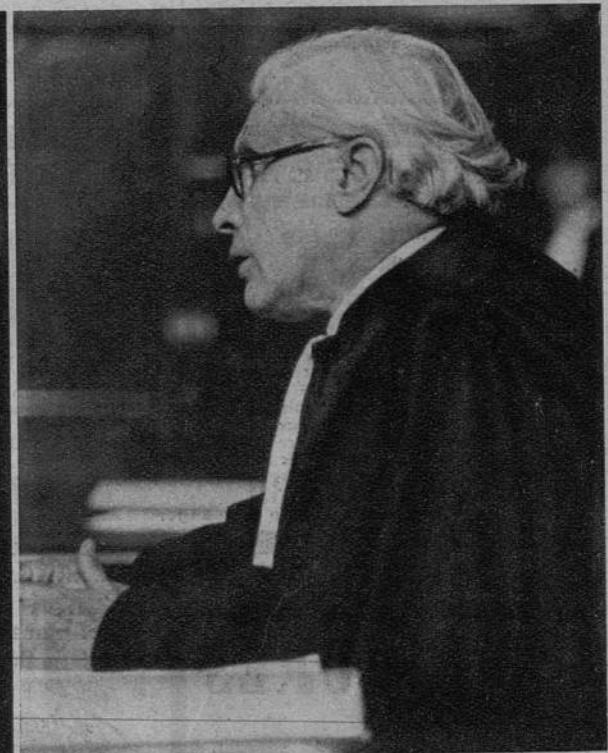
PAIEMENTS : Nous déconseillons les envois en espèces et en timbres. Adressez mandats-poste, mandats-caris, mandats-lettres, mandats-internationaux ou chèques à la

MAISON P. BELLARD, HYGIÈNE 55, rue N.-D.-de-Lorette, 55 - PARIS (9^e)
Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue. Magasins ouverts de 9 h. à 7 h. — Mess. maison, même articles : 22, rue de Foubourg-Montmartre, PARIS-9^e (G^e Boulevard)



La tragique catastrophe de Lagny qui coûta la mort, l'année dernière, la veille de Noël, à plus de deux cents voyageurs a eu son épilogue devant le tribunal correctionnel de Meaux. Deux thèses s'y sont affrontées, celle des ingénieurs de la compagnie qui prétendent que les

signaux étaient fermés, celle du mécanicien Daubigny qui affirme le contraire. A gauche : une attitude de Daubigny pendant les dépositions. A droite : Daubigny tandis qu'il fait le récit de la catastrophe.



Sir Oswald Mosley, chef du parti fasciste britannique, a comparu devant la Cour d'Assises de Lewes sous l'accusation d'avoir provoqué des troubles graves au cours d'une réunion politique le 9 octobre dernier. (R.)

Le financier danois Møller dont nous avons conté les exploits la semaine dernière a interrompu à Lyon son voyage en automobile. Il a effectué le reste du trajet par chemin de fer. Le voici à sa descente du train.

La reine de Yougoslavie, veuve du roi Alexandre, assassiné à Marseille par Petrus Kalemén, a décidé de se porter partie civile dans le procès intenté contre les complices du meurtrier. C'est M. Paul Boncour (ci-dessus) qui la représentera. (R.)



Le capitaine Hensley, chef anglais de la police de la Sarre qui sera peut-être amené à démissionner à la suite des incidents violents qui se sont produits entre civils et militaires.

Deux industriels martiniquais et un conseiller à la Cour de Fort-de-France ont répondu, devant les Assises de Nantes, l'un du crime de forfature, les deux autres de corruption de fonctionnaire. On voit ici, de gauche à droite : M. Emmanuel de Lacoste, Eugène Aubery et François Plassiard, le conseiller à la Cour accusé. (N. Y. T.)